



Article scientifique

Article

2017

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Coluccio Salutati à la croisée des chemins. Structures, sources, méthodes
et intentions du "De laboribus Herculis"

Tilliette, Jean-Yves

How to cite

TILLIETTE, Jean-Yves. Coluccio Salutati à la croisée des chemins. Structures, sources, méthodes et intentions du 'De laboribus Herculis'. In: Polymnia, 2017, vol. 3, p. 148–185.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:101265>

Coluccio Salutati à la croisée des chemins

Structure, sources, méthodes et intentions

du *De laboribus Herculis*

JEAN-YVES TILLIETTE

Université de Genève, Centre d'Études Médiévales, Suisse

jean-yves.tilliette@unige.ch

Au gros ouvrage dont il va être question ici, le *De laboribus Herculis* de Coluccio Salutati, les historiens de la mythographie n'accordent le plus souvent qu'une attention distraite¹. Composé peu après la somme

¹ Avant la parution de l'*editio princeps* par les soins de Berthold L. Ullman (ULLMAN 1951), la bibliographie est nulle. Dès 1954, l'éditrice des *Doze trabajos de Hercules*, Margherita Morreale, fournit une honnête description du contenu de l'œuvre (MORREALE 1954). Les meilleures analyses restent les sections sur le *De laboribus Herculis* incluses dans les monographies déjà classiques sur Salutati d'Ullman et de Ronald Witt (ULLMAN 1963, p. 19-26 et 53-70 ; WITT 1983, p. 209-239), et un article bref, mais dense, de Francesco D'Episcopo (D'EPISCOPO 1980), qui a largement inspiré la notice, remarquable elle aussi, de Carla Maria Monti dans le catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque Laurentienne de Florence pour célébrer le sixième centenaire de la mort de Salutati en 2006 (MONTI 2008). Fait remarquable, les colloques organisés cette année-là en Italie pour la même occasion n'accordent pas de place à l'ouvrage qui nous intéresse ici. Seul son livre 1, en défense et illustration de la poésie, a donné lieu à une assez abondante littérature : on citera sans être exhaustif O'DONNELL 1960, GARIN 1969, p.

magistrale qu'est la *Généalogie des dieux* de Boccace, où l'intrigue composée par lesdits historiens voit l'aboutissement de la mythographie médiévale, il peut n'en apparaître que comme le pâle épigone. Et, bien que Salutati soit le premier promoteur du renouveau des études grecques dans l'Occident latin, il n'a pas encore accès aux sources qui permettent, un siècle et demi plus tard, à la fameuse triade composée de Giraldis, Cartari et Conti de renouveler en profondeur le genre mythographique². Aussi bien le *De laboribus Herculis* est-il rapidement tombé dans l'oubli. De la version brève de l'œuvre, on ne conserve qu'un manuscrit, copié peu après la mort de l'auteur, où elle figure en appendice de son recueil épistolaire beaucoup mieux diffusé, ainsi qu'un fragment ; de la seconde, bien plus ambitieuse, qui constitue l'objet principal de cet essai, on n'a gardé que deux témoins, également du XV^e siècle, qui, pour avoir été intégrés à la bibliothèque de princes humanistes, le duc Humphrey de Gloucester et Federico da Feltre, duc d'Urbino, ne semblent pas avoir suscité une grande curiosité³. Il n'y a guère de trace explicite, dans les œuvres des nombreux disciples du chancelier florentin, de l'influence qu'aurait pu exercer sur eux son traité de mythographie, qui a dû attendre le milieu du XX^e siècle pour connaître enfin les honneurs de l'impression.

De cette déshérence durable, on peut fournir, et on a fourni, plusieurs explications, d'ailleurs concomitantes. La première, et la plus obvie, tient à l'inachèvement de l'œuvre, pendant plus d'un quart de siècle remise sur le métier sans jamais parvenir à son état définitif. Aussi bien – deuxième source de difficulté – l'aspect sous lequel elle se donne à lire est-il à certains égards rebutant : si le dessein d'ensemble, maintes fois affirmé, est clair et ferme, les voies de sa réalisation sont tortueuses, et l'exposé touffu et méandreux s'encombre en permanence de longues digressions propres à déconcerter le lecteur et à lasser sa patience ; à cet égard, la simplicité de la construction boccacienne a pu faire de l'ombre au travail de son continuateur et ami. On peut dès lors, en troisième lieu, interroger le caractère hybride du projet de Coluccio : le *De laboribus Herculis* est en effet

56-73, WITT 1977, GREENFIELD 1981, p.127-145, KALLENDOERF 1983, CRAVEN 1996. La place de l'ouvrage dans l'histoire moderne de l'exégèse des mythes relatifs à Hercule est bien mise en évidence par GAETA 1954 (p. 253-256) et BIANCA 2012. Les analyses de la pratique mythographique de Salutati par Alain Michel et par Jane Chance sont malheureusement décevantes (MICHEL 1985 ; CHANCE 2014, p. 363-395 – voir ci-dessous, notes 20, 49 et 74). On citera en leur lieu les études consacrées à des questions plus particulières.

² SEZNEC 1980², p. 203-228.

³ ULLMAN 1937; ULLMAN 1951, p. IX-X.

tout à la fois un manifeste en faveur de la culture classique, un traité de morale politique et – mais jusqu'à un certain point seulement, puisque son propos est centré sur un seul personnage de la mythologie – un manuel de mythographie. Les hésitations qu'éprouve la critique, au demeurant assez peu abondante, à choisir l'une ou l'autre de ces clés de lecture manifestent sa perplexité face à un objet textuel dont l'appartenance générique est incertaine. Elle est du moins à peu près unanime sur un point : l'*opus magnum* du chancelier marquerait une sorte de retour en arrière intellectuel. Contre les enthousiasmes et les hardiesses humanistes de sa jeunesse, Salutati, confronté aux critiques de l'observance dominicaine, telles qu'elles sont en particulier portées par le talentueux Giovanni Dominici⁴, se serait replié sur un mode de pensée typiquement « médiéval ». On trouverait là le motif majeur de l'insuccès du *De laboribus Herculis*, qui se serait trouvé presque aussitôt en porte-à-faux, en décalage avec les formes de la culture savante que font précisément évoluer, au tournant des XIV^e et XV^e siècles, les propres disciples de notre auteur, Bruni ou le Pogge. Or, ce que j'aimerais, par goût du paradoxe, montrer dans les pages qui suivent, c'est que c'est peut-être bien plutôt son ambition novatrice qui explique tant l'échec du traité, son inachèvement, que son insuccès, l'indifférence du public.

1. Un homme d'étude, un homme d'état

La vie, la carrière politique, le projet culturel de Coluccio Salutati ont été retracés de façon suffisamment complète et convaincante par Berthold L. Ullman (ULLMAN 1963), puis Ronald G. Witt (WITT 1983) pour qu'il soit utile de s'y appesantir ici. Je n'en retiens donc que les éléments indispensables à l'intelligence de la suite de mon propos. A cet égard, il convient d'abord de rappeler que l'homme occupe une place centrale, pivotale, dans l'histoire du mouvement anachroniquement appelé « humaniste »⁵. Appartenant en effet à la deuxième génération⁶ de ces

⁴ Cf. en dernier lieu, et au sein d'une bibliographie plutôt copieuse, RELTGEN-TALLON 2004. La toute dernière entreprise intellectuelle de Coluccio Salutati est toutefois une longue lettre en réponse au traité antihumaniste de Dominici, la *Lucula noctis* (NOVATI, *Epistolario*, t. 4, 1905, p. 207-221).

⁵ Comme l'a montré Augusto Campana, le terme n'apparaît pas avant la deuxième décennie du XVI^e siècle, et revête alors le sens neutre et technique de « professeur en *litterae humanitatis* », c'est-à-dire de rhétorique et de poésie (CAMPANA 1946).

⁶ Ou pour mieux dire à la quatrième, si l'on prend en compte comme on doit le faire les padouans Lovato Lovati (1241-1309) et ses disciples Albertino Mussato (1261-1329), Geremia di Montagnone (1255-1321) et Rolando da Piazzola (1255-1325) : cf. BILLANOVICH 1976; WITT 2000, 81-173.

intellectuels critiques vis-à-vis des formes de l'expression scolastique et prônant par contraste le retour à la littérature et à la pensée classiques, il fait à lui seul le lien entre ces deux géniaux *outsiders*⁷ que sont ses compatriotes Pétrarque (1304-1374) et Boccace (1313-1375), et ceux qui atteignent à la maturité vers 1400, les protagonistes de l'« humanisme civique », Leonardo Bruni, Niccolò Niccoli, Poggio Bracciolini, Pier Paolo Vergerio, Antonio Loschi⁸, auxquels il a tous servi de mentor.

Il faut souligner le fait que, né en 1331 dans une famille guelfe de la Valdinievole, Coluccio vit ses années d'apprentissage à Bologne. Cette ville est en effet non seulement, depuis le XII^e siècle, la capitale de l'étude du droit, mais aussi celle de l'art d'écrire, *ars dictaminis*, dont Ronald Witt a mis en évidence le rôle décisif dans la gestation du mouvement humaniste⁹. C'est à cette science que s'initie le jeune Coluccio à l'école du maître de grammaire et de rhétorique Pietro da Moglio, qui lui fait notamment lire et commenter les tragédies de Sénèque, récemment redécouvertes à Padoue. C'est une lecture dont il se souviendra au moment d'écrire le *De laboribus Herculis*. La carrière d'homme de loi qu'il entreprend dès 1351 dans diverses cités d'Italie centrale lui donne l'occasion d'entrer en contact avec des membres du « cercle de Pétrarque » et de faire apprécier son talent. Aussi est-il recruté en février 1374 par la république de Florence sur un poste de notaire créé exprès pour lui. Un an et demi plus tard, il est promu à la fonction stratégique de chancelier, qu'il exerce jusqu'à sa mort le 4 mai 1406. A ce poste déjà prestigieux, Salutati va donner un lustre qu'il n'avait encore pas connu. En charge de l'administration, et surtout de la diplomatie de la république – domaine où sa maîtrise de la rhétorique lui permet d'exceller –, il se révèle politique efficace et respecté. Dans le champ, qui nous intéresse plus directement ici, de l'histoire de la culture et des lettres, Coluccio Salutati a mis à contribution les pouvoirs et le prestige de sa charge de chancelier pour conférer un bel éclat au *studium* de Florence, de fondation alors récente, en y favorisant le recrutement de professeurs illustres, comme le byzantin exilé Manuel Chrysoloras, qui se voit confier

⁷ Outre leur statut littéraire hors norme, le terme vise le fait que Pétrarque et Boccace, du fait des circonstances biographiques et familiales, ne sont pas comme leurs prédécesseurs padouans et leurs successeurs florentins ou milanais activement engagés dans la vie de la cité.

⁸ La notion d'« humanisme civique », construction idéologique élaborée, à la lumière de l'histoire tourmentée du milieu du XX^e siècle, par le grand livre de Hans Baron (BARON 1955, 1966 et 1970) a longtemps fait débat. On peut toutefois la considérer comme encore opératoire, aux prix de certaines nuances (GILLI 2004).

⁹ WITT 1982.

en 1397 la première chaire d'enseignement du grec en Occident. Sur un registre plus personnel, le chancelier investit une part substantielle des émoluments considérables attachés à sa charge dans l'assouvissement de sa passion de bibliophile et dans la constitution d'une bibliothèque de plus de huit cents volumes – chiffre imposant à l'époque pour un fonds privé –, qui contient bon nombre d'œuvres encore peu diffusées¹⁰. Enfin, il a plaisir à réunir autour de lui, dans des dîners champêtres dont les *Dialogues* de Leonardo Bruni à Pier Paolo Vergerio ou le livre 3 du *Paradiso degli Alberti* de Giovanni Gherardi da Prato conservent l'aimable souvenir, les jeunes intellectuels venus s'imprégner à Florence des nouvelles formes de la culture humaniste, pour discuter avec eux à bâtons rompus de questions littéraires, politiques, morales ou spirituelles.

C'est cette position d'intermédiaire, ou de passeur, entre les deux maîtres infiniment admirés, Pétrarque qui répond à son enthousiasme par une lettre bienveillante et quelque peu condescendante¹¹, Boccace qui deviendra un ami proche, et la jeune garde des fondateurs de la culture « renaissance » du Quattrocento, les Bruni, Bracciolini ou Vergerio, qui fait l'intérêt, mais aussi l'ambiguïté, du parcours de Salutati. Par goût et par curiosité, il est ouvert à toutes les innovations intellectuelles de son temps. L'abondante collection de ses lettres familières (Novati 1891-1911), son chef d'œuvre sans doute, en porte la marque évidente. Par tempérament et peut-être aussi du fait de sa fonction, il reste l'homme de la tradition. Son opusculé *De verecundia* (1390) ressemble à une *quaestio disputata* ; le traité politique *De tyranno* (1400) fait écho à la *Monarchia* de Dante; distants de quinze ans, le *De saeculo et religione* (1381-1382) et le *De fato et fortuna* (1396-1397) sont empreints d'une religiosité profonde. Au fil de son œuvre, son idéal philosophique et moral s'identifie de plus en plus à celui d'un aristotélisme chrétien¹². Certes, le vieux poncif selon lequel l'essor de l'humanisme serait nécessairement corrélé à la « naissance de l'esprit laïc » a fait long feu. Les réalités historiques, sociales et humaines ne

¹⁰ ULLMAN 1963, en particulier les chapitres 9, « Coluccio's Library » (p. 126-210) et 10, « Coluccio's use of his books » (p. 211-259).

¹¹ C'est la *Sen.* XI, 4 du 4 octobre 1368, réponse quelque peu déséquilibrée aux cinq lettres de Coluccio à Pétrarque que nous conserve son *epistolario*. Il est également en contact régulier avec deux membres du « premier cercle » du poète, Francesco Nelli et Francesco Bruni.

¹² La formule est de Ronald Witt, qui met en évidence le caractère plutôt tardif de la « conversion » à l'aristotélisme de Salutati (WITT 1983, 355-367). A plusieurs reprises, le *De laboribus Herculis*, contemporain de cette évolution intellectuelle, rend hommage à la conception aristotélicienne – ... et bien en accord avec la politique modérée de l'oligarchie florentine – de la vertu comme « moyen terme ».

s'accommodent pas de dichotomies trop cassantes, et il nous faut penser leur complexité en laissant de côté nos préjugés modernes. On ne peut pas pour autant ne pas reconnaître qu'une œuvre comme celle de Salutati est le lieu de tensions – tensions fécondes, on espère. Comment se traduisent-elles dans le *De laboribus Herculis* ?

2. Pourquoi Hercule ?

La longue histoire de l'ouvrage qui nous intéresse ici commence au début des années 1380. A vrai dire, elle a peut-être eu une préhistoire, l'étude par notre auteur sous la férule de Pietro da Moglio des tragédies de Sénèque, ignorées jusqu'à leur redécouverte par Lovato Lovati et aussitôt devenues un best-seller en Italie, où leurs copies se comptent par centaines. Ce qui est sûr, c'est que l'expertise de Salutati en matière de littérature est sollicitée une trentaine d'années plus tard par son collègue de la chancellerie Viviano di Neri. Se faisant l'écho des perplexités de son maître, le grammairien Giovanni da Siena, Viviano s'interroge sur la contradiction patente entre la première et la dernière des tragédies de Sénèque : alors qu'*Hercule furieux* présente le héros comme une brute sanguinaire, coupable d'uxoricide et d'infanticide, *Hercule sur l'Oeta* l'élève au rang des dieux. Comment réduire cette discordance ? Salutati va s'y essayer dans une longue lettre, divisée en deux livres et adressée à Giovanni da Siena, qui constitue la « première édition » du *De laboribus Herculis*¹³. Son auteur y manifeste un talent certain pour tuer d'entrée de jeu toute espèce de suspens. Après les politesses d'usage et la position du problème, il affirme en effet, dès la deuxième page de sa lettre : « Ces excellents poètes [*sc.* les Anciens] ne furent pas fous au point de souiller les dieux de viols, d'adultères, d'assassinats, de parricides, de brigandages et d'autres crimes sans nombre, alors qu'ils voulaient que l'on croie qu'ils avaient créé toutes choses et réglé l'existence humaine, et qu'en raison de leurs mérites, ils avaient été, d'hommes qu'ils étaient, élevés à la condition de dieux. C'est autre chose assurément qui était caché et qui reste caché sous l'écorce des fables qu'ils composaient avec tant d'art. »¹⁴ Évhémérisme et allégorie, telles sont les deux clés, assez peu originales, de l'interprétation des mythes que Salutati va

¹³ Ed. ULLMAN 1951, p. 585-635.

¹⁴ *Non fuit in optimis illis vatibus tanta mentis insania quod, cum deos omnium rerum autores et vite humane dispensatores credi vellent et suis meritis ex hominibus in deos fuisse translato, quod ipsos stupris, adulteriis, homicidiis, patricidiis, rapinis, et infinitis sceleribus profanarent. Aliud profecto latebat et latet sub cortice fabularum quas artificiosissime componebant* (ULLMAN 1951, p. 586).

mettre en œuvre avec une minutie inégalée, sauf peut-être – et encore ! – par l'*Ovide moralisé*. Et cela à l'aide de la méthode tout aussi traditionnelle, mais ici employée de façon très systématique, qui consiste à étymologiser les noms propres grecs.

La lettre du chancelier à Giovanni da Siena reste inachevée, interrompue sans doute par le décès du grammairien lors de la peste de 1383. Mais, alors que c'est le hasard des circonstances qui l'avait d'abord conduit à réfléchir sur le sens des mythes attachés à Hercule, Salutati ne va pas se sentir quitte de l'engagement qu'il avait pris envers son ami Viviano, et remet l'ouvrage sur le métier. Avec Hercule, il a vraiment trouvé « son » sujet, qui l'occupera par intermittences jusqu'à son dernier souffle : le témoignage de sa correspondance le montre en 1391, 1398, 1400 et enfin 1405¹⁵ acharné à composer ce qu'il nomme parfois *Hercules noster*¹⁶, et qui est vraiment selon la juste expression de Carla Maria Monti, « l'œuvre d'une vie »¹⁷ – à telle enseigne qu'il ne pourra pas en venir à bout, même si, privée comme elle l'est du dernier chapitre du livre 1 et d'une partie substantielle du livre 4 au moins, l'*editio altera* du *De laboribus Herculis* ne couvre pas moins de 580 pages dans l'édition Ullman.

A une telle obstination, il me semble que l'on peut attribuer deux raisons, qui s'accordent bien avec le portrait que je viens d'essayer d'esquisser :

- La tradition mythographique associée au personnage d'Hercule représente un défi à l'herméneutique. Dans l'état de la documentation dont nous disposons, et même de celle dont on disposait à la fin du XIV^e siècle, Hercule est, d'entre les personnages de la mythologie, celui qui est le sujet du plus grand nombre de récits, pas toujours compatibles entre eux : à titre purement indicatif, la notice « Héraclès » est, avec 30 colonnes, de loin la plus copieuse du *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal (avec respectivement 14 et 10 colonnes, Thésée et Ulysse viennent bien loin derrière). Or, selon la pétition de principe que l'on vient de

¹⁵ Epistola aggiunta 3, à Filippo de Valle (NOVATI, *Epistolario*, t. 4, 1905, p. 247-254); ep. 10, 18 et 11, 12, à Pietro Turchi (*Epistolario*, t. 3, 1896, p. 310-312 et 376-380); ep. 14, 10 à Giovanni di Bicci (*Epistolario*, t. 4, p. 69-76).

¹⁶ Les manuscrits ne portent pas de titre. Dans la plus récente des lettres citées à la note précédente, celle à Giovanni di Bicci de février 1405, Salutati nomme son ouvrage *De sensibus allegoricis fabularum Herculis*. Le titre plus neutre qu'a retenu Ullman se trouve dans la biographie du chancelier, revue et corrigée par ce dernier, qu'a composée son ami Filippo Villani, l'historien de Florence.

¹⁷ MONTI 2008.

lire, les « excellents poètes » de l'Antiquité n'ont, pour Salutati, pas pu déraisonner. Il s'agit donc de leur rendre justice en réduisant leurs points de vue contradictoires, au moyen, notamment, de la critique historique et philologique – or, les marges de ses manuscrits nous montrent à quel point le chancelier peut être, à cet égard un lecteur efficace et plein d'acribie¹⁸. D'autre part, la profusion des aventures traversées par Hercule fait que ses chemins croisent ceux de quantité d'autres personnages mythologiques. Dès lors, son histoire singulière, le focus mis sur lui fournissent un bon angle d'attaque pour une réflexion d'ensemble sur le mythe – il n'est donc peut-être pas tout à fait illégitime d'annexer le *De laboribus Herculis* au genre mythographique -, qui permettra à l'humaniste de justifier la poésie à la lumière de l'usage qu'elle fait et de l'image qu'elle donne de la religion antique.

- La carrière d'Hercule, au fil d'épisodes qui le conduisent à exterminer les monstres qui ravagent un territoire et à châtier des tyrans, est porteuse d'un message politique et moral. Dès la fin de l'Antiquité, Hercule, athlète du bien, est, comme Orphée ou Persée, de ces héros que s'emploie à récupérer l'apologétique chrétienne. Ce n'est pas en vain qu'au XIII^e siècle, son image s'est substituée à celle de saint Jean Baptiste sur le sceau de la commune de Florence¹⁹. En lui, c'est une espèce de figure tutélaire de la république que s'emploie à décrire et à déchiffrer le gardien des institutions qu'est le chancelier. Je n'oserais pas prétendre que c'est de son propre nom – **Coluccio / Ercole** – qu'il entend l'écho lorsqu'il trace le portrait d'un Hercule bizarrement cicéronien, mais je serais tenté de le faire²⁰.

¹⁸ Sur Salutati critique textuel, voir en dernier lieu VITI 2008.

¹⁹ Voir G.B. Cervellini, « I leonini delle città d'Italia », *Studi Medievali*, 2^a s., 6, 1933, p. 239-270.

²⁰ Selon Jane Chance, qui relit volontiers la mythographie tardo-médiévale dans une perspective de genre et à la lumière à peu près exclusive de l'œuvre de Christine de Pizan, l'entreprise de Salutati pourrait avoir été motivée par la volonté de répondre à Jean de Meun, qui, dans les derniers vers du *Roman de la Rose*, propose une lecture assez grossièrement sexuelle de l'épisode d'Hercule et de Cacus (CHANCE 2014, 369-371 et 390). L'hypothèse, sans doute intéressante, me paraît gratuite, voire aventureuse : rien, dans le texte du *De laboribus*, et en particulier dans le chapitre consacré à Cacus, ne suggère que Coluccio a pu lire Jean de Meun. Sans doute est-il en relation avec l'humaniste français Jean de Montreuil ; mais la fameuse « querelle du *Roman de la Rose* », à quoi donne lieu un passage comme celui qu'on vient de citer, et dont Montreuil est partie prenante, ne s'amorce que fin 1401, à une date où le *De laboribus* est déjà bien avancé. Et – comment dire ? – la défense de l'honneur des dames ne me paraît pas être la visée première de Salutati.

C'est donc à la fois l'amateur des lettres anciennes et l'acteur et penseur politique qui s'exprime dans le *De laboribus Herculis*.

3. Le propos et l'organisation du *De laboribus Herculis*

Mis à part le fait que son élaboration a été lente et progressive, on ne sait pas grand-chose sur les étapes de la composition de l'œuvre. Ce qui est sûr du moins, c'est que dans l'état, même imparfait, où elle nous est donnée à lire aujourd'hui, elle reflète un projet dont la conception d'ensemble, sinon le détail, est très claire dans l'esprit de son auteur. On en veut pour preuve l'abondance des notations autoréférentielles qui parsèment le texte, signalant par exemple que tel développement que l'on attendait dans le contexte est intentionnellement réservé au chapitre ou au livre suivant.

La structure de l'ouvrage, en quatre livres, porte donc la marque d'un vrai souci de symétrie, qui n'a guère jusqu'alors retenu l'attention des commentateurs. Après le livre 1, un plaidoyer « en défense de la poésie contre ses détracteurs » en forme de vaste introduction, le livre 2, tout entier consacré à la naissance d'Hercule, et livre 4, qui aurait dû être centré sur sa mort et sur son rapport avec le monde de l'au-delà, se répondent. Le livre 3 qu'ils encadrent, de loin le plus long (près de 300 pages dans l'édition Ullman) envisage successivement les trente-et-un « travaux », qu'il décrit et interprète, et enchaîne selon une logique qui est en partie celle d'une reconstruction biographique – aléatoire sans doute, comme ne peuvent que l'être toutes les tentatives de reconstituer la « carrière » d'Hercule sur la base de sources fort variées qui n'en présentent parfois que des épisodes isolés.

Regardons-y donc d'un peu plus près. Il ne semble pas inutile en effet, puisque nul ne l'a encore fait, de fournir la présentation tant soit peu analytique d'un texte de plus de cinq cents pages, rédigé dans une langue parfois bien rugueuse.

(1) L'ouvrage commence donc à la manière dont se terminait la *Généalogie des dieux* de Boccace, qu'elle paraît ainsi prolonger, par un éloge de la poésie contre ceux qui en dénoncent les mensonges et la futilité. Ainsi que le souligne la critique, qui s'est plus intéressée à ce livre qu'aux développements « herculéens » des trois suivants, *Salutati* s'inscrit là dans une tradition déjà bien fréquentée avant lui par les humanistes italiens. Elle est illustrée dès les années 1310 par le padouan Albertino Mussato, le premier « poète lauréat », dans ses épîtres en vers 1, 4, 7 et surtout 18, réponse très argumentée au dominicain Fra' Giovannino de Mantoue qui

jugeait la lecture des classiques incompatible avec la foi chrétienne et déniait au poète tout droit à se dire « théologien »²¹. Pétrarque, à la manière plus indirecte qui est la sienne, affirme dans plusieurs lettres et dans son *Invective contre un médecin* l'éminente dignité de la poésie. Mais ce sont bien sûr les livres 14 et 15 de la *Généalogie des dieux* qui constituent le manifeste le plus inspiré en sa faveur. Il n'est pas nécessaire de revenir sur ce texte fort connu, sinon pour rappeler que la clé de la démonstration réside dans l'allégorisme : si, et lorsque, les poètes paraissent tenir des discours obscurs, absurdes, scandaleux ou mensongers, c'est bien plutôt la déficience de leurs lecteurs qu'il faut incriminer. Car ils ont dissimulé sous l'écorce de la fable des vérités profondes, d'ordre éthique ou cosmologique ; ainsi, les quelques privilégiés habités par le *fervor* poétique ont la capacité, inaccessible aux autres hommes, d'atteindre à ces vérités et de les formuler en termes obliques, mais déchiffrables par les initiés.

A ces raisons, que peut bien ajouter Salutati ? De façon récurrente, il s'est tout au long de sa carrière employé à défendre la poésie : dès 1378, contre son collègue le chancelier de Bologne Giuliano Zonarini, qui lui déconseille de lire ce menteur de Virgile plutôt que les saintes Écritures ; en 1398, lorsque le condottiere Carlo Malatesta, s'emparant de Mantoue, y fait abattre la statue du poète de l'*Énéide* ; au fil d'un dialogue épistolaire qui s'étend de 1390 au début des années 1400 avec le moine camaldule Giovanni di San Miniato, un ancien amateur de poésie entré en religion, qui a renié ses anciennes amours ; avec le dominicain Giovanni Dominici, professeur au *studium* de Florence, qui publie fin 1405 sa *Lucula noctis*, volumineuse et éloquente machine de guerre contre les humanités, inutiles aux chrétiens (qui peut imaginer que Dieu a caché ses vérités sous des fictions absurdes ?) et pernicieuses pour la jeunesse. C'est alors qu'il prépare sa réponse à Dominici que la mort surprend Salutati. Si, au fil des années, la confiance « boccacienne » qu'il met dans le caractère divin de l'inspiration poétique tend à s'émousser²², l'argument, également boccacien, de la fécondité de la lecture allégorique reste sa ligne de défense constante.

Pourquoi dès lors reprendre en ouverture du *De laboribus Herculis* le propos qui concluait la *Genealogia* ? Tout n'a-t-il pas été dit par un maître et ami envers qui notre auteur ne cesse de proclamer son admiration

²¹ CHEVALIER 2000, p. XCI-CXVIII et 30-49.

²² WITT 1983, p. 405-413.

affectueuse ?²³ Comment le propos du nouvel ouvrage entend-il dépasser celui de l'ancien, si tel est bien le sens du procédé rhétorique qui consiste à inverser l'ordre de l'exposé ? C'est, me semble-t-il, que leurs démarches sont inverses. Boccace procède par induction, du singulier au général : au terme de la démonstration qui établit que les dieux et les héros dont il a suivi la succession généalogique sont porteurs d'une signification cachée, il conclut au caractère hautement recommandable de la poésie qui les met en scène²⁴. À l'opposé, Salutati va déduire de la validité des prémisses qu'il entreprend d'abord de fonder en raison – à savoir le caractère légitime de la prétention de la poésie à dire la vérité – la pertinence et la signifiante des faits d'observation – en l'espèce les travaux d'Hercule – que cette poésie met en scène.

Ces façons de faire différentes découlent selon moi de ce que les deux auteurs ne s'adressent pas aux mêmes adversaires. Boccace écrit contre les « ignorants » (*ignar[i]*), le « vulgaire stupide » (*vulgus ineptum*) qui méprise la poésie parce qu'il n'y comprend rien, mais qui peut en revanche être persuadé par un raisonnement fondé sur l'accumulation d'*exempla*. La cible à laquelle Salutati s'en prend avec une grande véhémence est désignée de façon plus précise : il s'agit des « philosophes de notre temps », et plus précisément de ceux qui exercent leur profession en Grande-Bretagne, sans aucun doute les logiciens d'Oxford de l'école de Guillaume d'Ockham. C'est qu'ils ont le front de couvrir leurs sophismes et leurs arguties, évoqués en termes pittoresques (*cavillosae sectiones, verba inintelligibilia*) du grand nom d'Aristote, qu'en réalité ils trahissent et auquel ils n'ont rien compris. On tâchera plus loin de comprendre que le choix de tels opposants ne tient pas à la seule détestation des humanistes pour les scolastiques, mais qu'il donne probablement la clé du projet intellectuel porté par le *De laboribus Herculis*. Quoi qu'il en soit, contre de telles gens, l'argument de l'allégorisme, nul pour eux, n'est pas forcément le plus efficace. Le chancelier choisit donc de faire donner contre eux le maître qu'ils

²³ Parmi d'autres références flatteuses, on notera l'attribution à Boccace des qualificatifs suivants : *venerabilis Boccatus* (*De laboribus Herculis* 3, 3, 3 et 3, 9, 1, ULLMAN 1951, p. 172 et 191); *mirabilis Boccatus* (*De laboribus Herculis* 3, 12, 9, ULLMAN 1951, p. 221); *egregius Boccatus* (*De laboribus Herculis* 3, 14, 6, ULLMAN 1951, p. 236); *optimus Iohannes* (*De laboribus Herculis* 3, 14, 8, ULLMAN 1951, p. 237); *Pater, imo magister meus* (*De laboribus Herculis* 4, 3, 23, ULLMAN 1951, p. 479); et, de la *Généalogie des dieux*, notre auteur déclare : *Genealogia Deorum quo non habet nostra etas divinius opus* (*De laboribus Herculis*, 3, 22, 3, ULLMAN 1951, p. 288).

²⁴ Sur ce qui fonde la cohérence profonde de la *Généalogie des dieux*, à la fois mythographique et « apologetique », voir GRAZIANI 2015.

revendiquent à tort, Aristote²⁵. Il s'appuie en effet sur la définition, transmise par les commentaires à la *Poétique*, de la poésie comme expression du blâme et de l'éloge au moyen des mètres et du langage figuré – la poésie en somme, c'est la morale mise en musique –, pour montrer qu'elle a partie liée aussi bien aux sciences du langage (les figures) qu'à celles du nombre (le mètre), *trivium* et *quadrivium*. La poésie en somme, c'est la science des sciences²⁶. A partir de là, il poursuit, par un long développement fort technique où Pierre Laurens a raison de déceler des influences pythagoriciennes *via* Augustin et Varron, en montrant que les proportions numériques qui régissent la structure des mètres sont exactement les mêmes que celles qui, pour les astronomes et les mathématiciens, organisent la marche du monde²⁷. La parole poétique fait donc exactement écho à la voix du cosmos : se pourrait-il dès lors que la Vérité n'y soit pas inscrite ? CQFD.

(2) Cela posé, il ne restera plus (!) à l'auteur que de débusquer au cœur des fables la leçon cosmologique et / ou éthique qui y gît. Avant d'en venir à l'histoire d'Hercule, Salutati, qui prend son temps, va faire l'essai de sa méthode en consacrant quelques chapitres au père du héros, Jupiter, et à sa parèdre Junon. A partir des glanes qu'il a effectuées auprès de très nombreux auteurs antiques, il met en évidence le caractère polysémique de ces puissances divines : selon les contextes, Jupiter est ainsi tour à tour un homme divinisé, un astre, ou bien le feu, comme le manifeste la fable de Sémélé (ch. 3). Le couple qu'il constitue avec Junon s'interprète selon les grilles de systèmes binaires, comme l'œuvre en mettra beaucoup en place : l'un est le feu, l'autre l'air ; l'un l'agent surnaturel, l'autre la volonté divine ou la Fortune ; l'un la volonté rationnelle, l'autre le désir sensuel (ch. 4-6). Cette première démonstration de méthode effectuée, il est temps enfin d'en venir au fait : « ces préambules posés, venons-en à notre objet principal », *his igitur prelibatis, ad id quod principaliter intendimus accedamus*. On en est déjà à la page 106 !

Le reste du livre est consacré, comme je l'ai déjà indiqué, à ce que l'on peut savoir d'Hercule avant son tout premier exploit : sa conception, son existence intra-utérine, sa vie de nourrisson. Le mythe de sa conception fait

²⁵ *De laboribus Herculis* 1, 1, 6 : *sine Aristotile quidem volunt Aristotelici nominari* (ULLMAN 1951, p. 4).

²⁶ Cf. O'DONNELL 1960. Selon ce spécialiste, l'étude de la *Poétique* est encore alors médiatisée par les commentaires médiévaux de tradition averroïste.

²⁷ LAURENS 2008, p. 110-115.

l'objet d'une relation sobre, claire et détaillée d'après Plaute et Homère²⁸ - sans oublier, fait plus curieux, la variante introduite par le poète du XII^e siècle Vital de Blois, qui, dans sa comédie *Geta*, fait d'Amphitryon non un guerrier, mais un élève des philosophes d'Athènes (ch. 7). Suit de façon bien imprévue un long exposé tiré de Galien, qui expose méticuleusement le savoir du temps en matière d'embryologie : la structure de la matrice, son rapport aux autres organes internes, le rôle respectif des semences masculine et féminine dans la formation du fœtus... (ch. 8-9) Le sens de cette digression apparaît bien vite : il ressort en effet de l'analyse étymologique des noms d'Amphitryon et d'Alcmène que le mythe n'est autre que la mise en récit de ces conceptions physiologiques ; sur le plan physique, il véhicule donc au profit de qui sait l'entendre un savoir médical (ch. 10). Mais on n'en restera pas là, car le propre des mythes, c'est de servir de support à des interprétations variables (*variand[ae] exposition[es]*) toutes parfaitement pertinentes (*congruentissime*)²⁹. Le sens physique se double donc d'un sens moral, selon lequel Hercule est une figure de l'humanité, puisqu'il procède d'Alcmène et de Jupiter / Amphitryon, à savoir le corps et l'âme, la sensualité et la raison, ces équivalences se fondant elles aussi sur l'interprétation, parfois déroutante à nos yeux, de tel détail de la légende³⁰. Il n'est pas n'importe quel homme cependant, mais « un scientifique, un philosophe » (*vir scientificus sive philosophus*) – et c'est là que l'utilité de faire référence au texte de Vital de Blois se justifie. D'ailleurs, les trois membranes qui, selon la description de Galien, dont a vu que le mythe était une traduction imagée, enveloppent l'embryon sont à assimiler aux arts de *trivium*, et les quatre humeurs qui l'irriguent à ceux du *quadrivium*. Hercule *in utero* est donc déjà un sage... Ce type de raisonnement est emblématique de la manière de Salutati. La suite du livre en propose d'autres exemples, sur lesquels je passe. Il suffira de dire qu'au terme de démonstrations de cette nature, empruntant notamment au savoir astronomique, ou astrologique, ce qui revient alors au même, le jeune héros apparaît encore au berceau comme un modèle de vertu en puissance. Il lui reste à la mettre en acte.

²⁸ *De laboribus Herculis* 2, 7 (ULLMAN 1951, p. 106-108). La référence homérique est à *Odyssée* 11, 266-272 (Salutati a dans sa bibliothèque la traduction latine d'Homère par Léonce Pilate).

²⁹ *De laboribus Herculis* 2, 11, 1 (ULLMAN 1951, p. 121).

³⁰ L'esprit se porte vers l'extérieur, comme fait Amphitryon quand il part à la guerre, en tant qu'il est avide de connaître le monde ; le désir charnel, à savoir Alcmène dont le nom grec signifie *virtutis defectus*, essaie de le faire rentrer à la maison du corps (cf. *De laboribus Herculis* 2, 11, 4-5, ULLMAN 1951, p. 122-123).

(3) C'est ce que va illustrer de façon méticuleuse le livre 3, à la fois le plus abondant et le plus achevé de l'œuvre, qui correspond d'ailleurs au titre sous laquelle nous la connaissons. D'entrée de jeu, la profusion des récits dont Hercule est le protagoniste pose un problème concret : un homme, même exceptionnel, peut-il avoir accompli tant d'exploits en tant de lieux dans le cours d'une vie ? La chronologie (*ratio temporum*) s'y oppose : la chronique d'Eusèbe – Jérôme a ainsi permis d'établir qu'entre les rois d'Athènes Cécrops et Thésée se sont écoulés quelque 330 ans. Or, les récits mythiques associent Hercule aussi bien à l'un qu'à l'autre : c'est donc qu'il y a eu une pluralité d'Hercules, comme d'ailleurs Varron, cité par Servius, et Cicéron, dans le *De natura deorum*, l'ont affirmé³¹. C'est la liberté des poètes qui feint qu'un seul Hercule a existé. Mais en réalité, le substantif « Hercule » est un appellatif (*appellativo nomine*, ULLMAN 1951, p. 166), un nom commun, et son référent l'incarnation d'une idée³². Les chapitres suivants vont donc tracer le portrait-robot de cette créature de synthèse – corpulence, force, vivacité, tempérament combatif – sur la base de la confrontation des sources. Le raisonnement ainsi développé à l'aide des instruments de la critique historique et philologique nous est plus familier, plus compréhensible que les spéculations fondées sur l'analogie dont on a fourni plus haut quelques exemples. Pour autant, Salutati ne va rien faire de ces déductions. Lorsqu'il entreprend de passer du général au singulier, en vue « d'expliquer... à la lumière de l'allégorie... les travaux d'Hercule (je ne dis pas tous, car il serait aventureux de le promettre, mais tous ceux que j'ai réunis et qui se sont offerts à ma réflexion) »³³, on ne sait pas trop si ce qu'il va désormais désigner du nom d'Hercule est un personnage ou un symbole.

Nous voici donc au cœur de l'ouvrage, avec le récit détaillé des « travaux » et l'identification de leurs sens seconds (ULLMAN 1951, p.177-398). Soigneusement numérotés par les rubriques des chapitres, ces travaux sont au nombre de... 31. Ce chiffre peut surprendre, et cela d'autant plus que Salutati n'ignore en rien que la tradition s'en tient au chiffre de 12³⁴.

³¹ *De laboribus Herculis* 3, 1 : *Quod non solus unus sed plures Hercules fuerint* (ULLMAN 1951, p. 164-168).

³² Salutati rejoint là sans le savoir le propos du stoïcien Cornutus, pour qui Hercule est le *logos* diffus en toutes choses (GAETA 1954, p. 231-232).

³³ *Labores Herculis, non dico quidem omnes, quod temerarium esset id promittere, sed quot collegi quotque nobis hec meditantibus occurrerunt, explicabo, ferme cunctis allegorie lumen annectens* (*De laboribus Herculis* 3, 5, 6, ULLMAN 1951, p. 177).

³⁴ *Duodenarius numerus est, quem Hercules vicisse dicitur propter duodecim singulares labores qui sibi solent attribui* (*De laboribus Herculis* 3, 28, 18, ULLMAN 1951, p. 332).

Mais il n'accorde à ce dernier qu'une valeur symbolique, à laquelle on reviendra. Il faut savoir au demeurant que la liste canonique du dodécathlon telle que dressée par les grammairiens d'époque hellénistique et transmise notamment par l'épigramme 627 de l'*Anthologie latine*³⁵ n'est pas très diffusée dans l'Occident latin, qui lui préfère celle qu'énonce Boèce dans le *metrum* 4, 7 de la *Consolation de Philosophie*³⁶ : c'est cette dernière que reprennent en particulier Chaucer (*The Monk's tale*, in *Canterbury Tales*, VII, v. 2095-2110) et le prince érudit Enrique da Villena dans ses *Doze trabajos de Hercules* composés en 1417. On peut comprendre que Salutati, décidé à magnifier la gloire d'Hercule, ait tenu à augmenter le nombre de ses exploits. Mais le choix du nombre premier 31, auquel on serait bien en peine de trouver la moindre signification numérolgique, peut surprendre de sa part. C'est qu'il s'agit en fait d'un clin d'œil littéraire, ou plutôt d'un nouvel hommage rendu à Boccace, qui énumère précisément 31 travaux au chapitre 13, 1 de la *Généalogie des dieux*. On en voudra pour preuve le fait que Coluccio inclut dans sa liste, en vue d'obtenir le total souhaité, des épisodes dont il dit être conscient qu'ils ne font pas partie des nomenclatures usuelles, comme celui relatif à l'origine de la constellation du Cancer³⁷. Mais cet hommage n'est pas pour autant servile : en effet ni le choix des épisodes ni leur ordre de succession ne coïncident dans les deux ouvrages³⁸. Il apparaît en outre que le chancelier avait prévu d'intégrer au livre 4, inachevé, du *De laboribus Herculis* plusieurs des récits enregistrés par Boccace dans sa liste, soit l'apothéose du héros (*Hercule sur l'Oeta*) et ses diverses incursions dans le monde souterrain de l'au-delà (capture de Cerbère, résurrection d'Alceste, délivrance de Thésée).

C'est donc que le catalogue de travaux tel que le propose le livre 3 du *De laboribus Herculis* fait sens. Il est temps d'en livrer l'aride, mais nécessaire, énumération : 1/ la suffocation des serpents envoyés par Junon contre le héros au berceau ; 2/ la capture de la biche aux pieds d'airain, précédée de

³⁵ *Dodecasticha de Hercule* (RIESE 1906, p. 95-96).

³⁶ Soit, dans cet ordre : la victoire sur les Centaures (1) ; le lion de Némée (2) ; les oiseaux du lac Stymphale (3) ; les pommes d'or du jardin des Hespérides (4) ; la capture de Cerbère (5) ; les cavales de Diomède (6) ; l'hydre de Lerne (7) ; la corne d'Acheloüs (8) ; Antée (9) ; Cacus (10) ; le sanglier d'Érymanthe (11) ; le soutien de la voûte céleste, en place et lieu d'Atlas (12).

³⁷ *Hic labor apud aliquem poetarum non legitur quos meminere me vidisse* (*De laboribus Herculis* 3, 10, 2, ULLMAN 1951, p. 205). L'anecdote vient d'Hygin, *Astronomia* 2, 23.

³⁸ On trouvera en annexe à cet article la liste comparative des 31 travaux d'Hercule telle qu'établie par Boccace et par Salutati.

l'apologue de Prodicos ; 3/ le lion de Némée (et celui du Teumèse³⁹) ; 4/ l'hydre de Lerne ; 5/ les origines du signe du Cancer ; 6/ la mort de Chiron et la lutte contre les Centaures ; 7/ l'extermination des oiseaux du lac Stymphale ; 8/ la chasse aux Harpyes⁴⁰ ; 9/ la mort des Boréades Calaïs et Zétès ; 10/ la délivrance d'Hésione et le meurtre de Laomédon ; 11/ le massacre des fils de Nélée ; 12/ le sanglier d'Érymanthe ; 13/ le taureau de Crète ; 14/ l'exécution de Busiris ; 15/ Diomède et ses cavales ; 16/ Éryx vaincu au pugilat ; 17/ la délivrance de Prométhée ; 18/ le jardin des Hespérides ; 19/ les origines de la constellation Ophiuchus⁴¹ ; 20/ Antée ; 21/ les bœufs de Géryon ; 22/ l'exécution des frères Albion et Bergion, brigands⁴² ; 23/ le brigand Cacus ; 24/ la lutte contre Océan⁴³ ; 25/ l'ouverture du détroit de Calpé et la pose des bornes d'Hercule ; 26/ le combat contre les Syrtes ; 27/ la victoire sur les Amazones ; 28/ la domestication de la Scythie ; 29 / le nettoyage des écuries d'Augias ; 30/ le drainage et la fertilisation de la Thessalie ; 31/ la Gigantomachie.

Il est on ne peut plus naturel de commencer ce genre de catalogue par le premier exploit d'Hercule enfant, mais aussi de l'achever, juste avant le livre 4 qui devait être consacré à sa divinisation, par l'aventure qui, en une sorte

³⁹ On trouve une brève allusion à cet animal, que Salutati n'est pas tout à fait sûr de pouvoir distinguer du lion de Némée, dans Stace, *Thébaïde*, 1, 483-487. Boccace leur consacre deux chapitres distincts.

⁴⁰ Sur l'attribution de ce mérite à Hercule, Salutati est quelque peu dubitatif, comme le suggère le titre du chapitre 3, 14 : *De Arpyis, quas aliqui volunt ab Hercule fugatas*. Ce n'est d'ailleurs qu'au § 24 de ce chapitre, après sept pages consacrées aux Furies, autres divinités infernales triples, que le lexicographe Papias assimile aux Harpyes, et à l'histoire de la table de Phinée souillée par ces volatiles, que Salutati finit par déclarer : *et ut ad Herculem nostrum veniamus...*, ce qu'il fait à l'aide d'une scholie de Servius à *Aen.* 3, 240, qui rapproche les Harpyes des Stymphalides.

⁴¹ La source de ce récit est l'*Astronomie* d'Hygin, 2, 14, 2, selon quoi une des origines possibles de la constellation du « porte-serpent » (*Ophiuchus*) serait la destruction par Hercule d'un serpent qui infestait les bords du fleuve Sagaris en Phrygie, tuant les habitants et gâtant les récoltes. Moyennant quoi la reine du lieu, Omphale, récompense le héros. La référence à cet exploit est peut-être une façon de rendre moins déshonorant le fameux épisode d'Hercule au rouet, puisque celui-ci se rachète une conduite en tuant le serpent, « c'est-à-dire la concupiscence » (*De laboribus Herculis* 3, 26, 10, ULLMAN 1951, p.318).

⁴² Après Boccace (*Genealogia deorum* 10, 12), Salutati emprunte à Pomponius Mela (*Chorographia* 2, 78) cet exploit occidental, puisque situé au bord du Rhône, d'Hercule.

⁴³ Ce « travail », avec les n° 26, 28 et 30, est absent des autres nomenclatures. Coluccio les tire des textes qui ont servi de point de départ à sa réflexion, les deux tragédies de Sénèque *Hercule furieux* et *Hercule sur l'Oeta*, notamment le long monologue auto-apologétique, souvent exploité ailleurs dans l'œuvre, qui ouvre *Hercule sur l'Oeta*. Les références précises sont, pour le n°24, *HO*, v. 49-51 (*Tulimus Oceani minas...*) ; pour le n° 26, *HF*, v. 319-324 (*haesit Syrtium breuibz uadis et... maria superauit pedes*) ; pour le n° 28, *HF*, v. 533-541 (*Intrauit Scythiae multiuagas domos...* - Salutati prétend qu'il n'aurait jamais eu l'idée d'enregistrer cet épisode au nombre des *labores* si le poète tragique ne l'avait pas fait [ULLMAN 1951, p. 362]) ; pour le n° 30, *HF*, v. 283-288, relayé par Raban Maur, *De universo* 5, 6.

d'avant-goût, le met directement en contact avec la cour des Olympiens. Alors, délaissant vite son personnage – « on me dira : 'qu'est-ce que cela a à voir avec Hercule ?' », interroge-t-il non sans humour –, l'auteur saisit l'occasion de ce rassemblement des dieux pour offrir au lecteur, dans les trois derniers chapitres, assez longs, du livre 3, une sorte de compendium de la mythologie, une « généalogie des dieux » en réduction, qui en synthétise les aspects mythiques et allégoriques, *et fabulosa et mystica* (3, 43, 1, ULLMAN 1951, p. 427).

Entre ces deux bornes, l'enchaînement des fables me paraît répondre à une double logique. La première, que Salutati partage avec une tradition mythographique ancienne, celle des deux premiers Mythographes du Vatican par exemple, est celle de la concaténation : des fables contiguës sont réunies par un motif commun. Ainsi, l'extermination de l'Hydre de Lerne (travail n° 4) fait presque toujours suite, dans l'ensemble de la tradition, à la victoire sur le lion de Némée (n° 3). De là, Salutati passe en souplesse à la mince anecdote du crabe qui, pour avoir pincé Hercule au pied lors de son combat contre l'hydre, est écrasé et élevé au ciel (n° 5). L'épisode suivant se rattache encore à l'hydre : c'est pour avoir été atteint d'une flèche teinte de son sang que meurt Chiron, associé par notre texte au combat d'Hercule contre ses congénères les Centaures (n° 6). Passons au mouvement suivant. L'anéantissement des oiseaux du lac Stymphe (n° 7) appelle la référence à d'autres volatiles infects, les Harpyes (n° 8), dont le lien avec les aventures d'Hercule n'est d'ailleurs pas très solidement établi, mais qui sont associées par la légende aux héros de l'expédition des Argonautes, et spécialement aux fils de Borée (n° 9) – les Argonautes qui, après avoir délivré Hésione, se rendront coupables de la première prise de Troie et du meurtre du roi Laomédon (n° 10) ; le dernier survivant des fils de Nélée, Nestor (n° 11) est aussi associé à la geste troyenne. Le retour à la liste traditionnelle des travaux (n° 12 et 13) permet, par l'intermédiaire de la figure de Géryon, d'évoquer la destruction par le héros de divers brigands ou tyrans, de Busiris (n° 14) à Cacus (n° 23). A l'intérieur de cette série moins bien organisée, la lutte contre un dragon maléfique, plus tard changé en astre, autorise à rapprocher les épisodes du jardin des Hespérides et d'Omphale (n° 18 et 19). Les ultimes hauts faits d'Hercule (n° 24-30) sont enfin extrapolés par notre auteur de notations cursives repérées dans l'une ou l'autre des deux tragédies de Sénèque. Ces enchaînements fondés sur des critères hétérogènes (un motif commun, l'appartenance à un même corpus de légendes, une source partagée..., et l'on pourrait sans doute avec un peu d'imagination

repérer encore d'autres principes de classement) ont quelque chose à la fois d'aléatoire et de philologiquement fondé en raison. Coluccio paraît renouer ici avec les formes du raisonnement préscolastique, dont l'organisation est assurée par une logique de la ressemblance plutôt que de la subdivision et du classement⁴⁴.

Mais la succession des épreuves d'Hercule définit également un autre parcours, qui est celui d'un chemin de perfection. A cet égard, il est essentiel que Salutati place au seuil ou presque des aventures du jeune Hercule le fameux apologue de Prodicos, qui met le héros « à la croisée des chemins », placé devant le choix entre vice et vertu. Selon Erwin Panofsky, notre auteur est le premier mythographe d'Occident à extraire de sa lecture de Cicéron ce récit bientôt promis à un succès littéraire et iconographique de grande envergure⁴⁵. Sa mise en exergue suggère sans aucun doute un programme d'interprétation du *De laboribus Herculis*. Au demeurant, les commentateurs n'ont pas grand mérite à le remarquer. Car Salutati ne laisse planer aucune incertitude sur le chemin que va résolument choisir Hercule. Avant même de le confronter à ses travaux, il a présenté, au chapitre 3, 5, son héros comme l'incarnation même de la vertu⁴⁶. Tous ses hauts faits, interprétés au sens moral, marqueront le triomphe de celle-ci sur le vice. Au fil d'un parcours qu'il faut, je crois, entendre comme linéaire, le jeune homme va d'abord vaincre ses passions mauvaises : en capturant la biche aux pieds d'airain, il terrasse la peur ; en tuant le lion de Némée, il vient à bout de la colère. Originalité de Salutati, les progrès du *vir perfectus* en puissance sont également intellectuels – car l'homme parfait, rappelons-le, est un savant : les têtes de l'hydre sont les raisonnements captieux des logiciens et des sophistes⁴⁷ (ceux de l'école d'Ockham, sans doute), le crabe qu'Hercule écrase du talon la mollesse à l'étude, car cet animal est lent et marche à reculons. On vient ensuite à bout des vices : vaincre les Centaures, c'est triompher de l'orgueil, car l'apparence de ces êtres les assimile aux chevaliers (Salutati pense peut-être ici aux *magnati* de la vieille noblesse florentine, écartés du pouvoir mais toujours prêts à conspirer contre la

⁴⁴ ECO 2012, p. 103-142.

⁴⁵ PANOFKY 1999, p. 227-228. L'affirmation de Panofsky n'est pas tout à fait exacte, puisque Pétrarque mentionne les sources antiques de l'épisode, Xénophon et Cicéron, dans deux passages du *De vita solitaria* (MOMMSEN 1953). Mais il n'y fait que de brèves allusions.

⁴⁶ Suivant une ligne exégétique fort traditionnelle : *Hercules, id est virtus*, écrit, après bien d'autres, le Troisième mythographe (GAETA 1954).

⁴⁷ L'iconographie de la figure personnifiée de Dialectique la représente très souvent, d'après Martianus Capella (4, 328) tenant dans sa main des serpents.

république) ; les oiseaux du lac Stymphale sont les affects charnels, car de même qu'ils couvrent le soleil de leurs ailes déployées, la sensualité offusque la raison. Et ainsi de suite... Il serait fastidieux de poursuivre pas à pas cette énumération, tant s'impose l'idée que les obstacles franchis par Hercule sont autant de péchés capitaux à vaincre. Je signalerai cependant que, sur le plan du perfectionnement intellectuel, des épisodes situés vers le centre du parcours marquent un palier : la délivrance de Prométhée, dont une vieille tradition mythographique attestée notamment par Fulgence fait l'instructeur des hommes dans le domaine de la connaissance des astres, symbolise la maîtrise par l'apprenti du dernier et du plus noble des arts libéraux, l'astronomie ; placée aussitôt après, alors que les nomenclatures habituelles la situent plus souvent en fin de parcours, la visite d'Hercule au jardin des Hespérides, abondamment commentée sur deux chapitres, donne lieu à un cours détaillé sur la marche des astres, les maîtres des destins. Voici le héros devenu pleinement philosophe.

L'organisation des récits permet en outre de suivre en parallèle un même itinéraire, plus politique : lorsque, dans un premier temps, le héros extermine des monstres à l'aspect d'animaux, c'est lui-même et ses penchants mauvais qu'il vainc ; les hommes méchants, qu'il aura ensuite à défaire sont souvent des tyrans, Busiris, Antée ou Géryon ; enfin, les derniers travaux, pour la plupart absents des listes canoniques, que Salutati extrapole de sa lecture de Sénèque voient Hercule prendre en charge le collectif. Avec le royaume des Amazones, la Scythie hérissée de buissons épineux, les écuries d'Augias, la Thessalie marécageuse, c'est des contrées entières que le héros rend à l'agriculture, et des peuples qu'il voue à la civilisation. Décidément le *De laboribus Herculis* supporte également d'être lu comme un traité du bon gouvernement.

(4) Le réduira-t-on à cette définition ? Sans doute pas. Il est trop foisonnant et touffu pour être univoque. Peut-être le livre 4, s'il eût été achevé, eût-il placé l'ensemble de l'œuvre sous un jour différent. Car son horizon, tel que l'annonce en termes clairs et précis le prologue du livre 2, c'était la descente aux enfers d'Hercule, son crime et enfin, avec la mort sur le bûcher, son accession au rang de dieu⁴⁸. Là, l'intrigue qui semble se dessiner, sur le modèle, *mutatis mutandis*, de celle que compose à partir des

⁴⁸ *Quartus vero <liber> descensum ad inferos et quicquid ibidem gestum est occisionemque coniugis et filiorum et ipsam illarum coniugum rationem et fabulas demumque ignem in Oeta monte, quo noster Alcydes ardens deorum numero fuit ascriptus, per dei gratiam explicabit* (*De laboribus Herculis* 2, prologus, 10, ULLMAN 1951, p. 76).

six premiers chants de l'*Énéide* Bernard Silvestre, un auteur dont le chancelier est un lecteur attentif, pourrait s'identifier au voyage (néo)platonicien de l'âme humaine, progressivement arrachée au bourbier des vices dans lequel elle a chu pour faire retour à son Créateur et s'unir à lui. Mais à vrai dire, c'est là pure conjecture. Du livre 4, nous ne conservons que deux *tractatus* (respectivement 75 et 60 pages), consacrés, pour le premier d'entre eux, aux descentes aux enfers autres que celle d'Hercule, principalement les catabases d'Orphée et de Thésée accompagné de Pirithoüs, pour l'autre à la description des enfers mythologiques et de leurs fleuves : il n'y est donc pas encore tellement question d'Hercule. Aussi bien m'abstiendrai-je de commenter ce livre, me bornant à renvoyer aux excellentes remarques de John B. Friedmann sur le traitement par Salutati du mythe d'Orphée⁴⁹. Symboliquement, l'ouvrage interrompu par sa mort brutale se termine avec une prière du chancelier au public qu'il ne trouvera jamais : au terme d'une n-ième digression spécialement profuse et prometteuse à propos de la mort de Misène, qui aurait pu donner lieu, déclare-t-il, à encore tant d'autres beaux développements, il invoque son âge, et implore ses lecteurs, au moyen d'une formule qui revient bien souvent dans l'œuvre, de « se contenter de [le] voir revenir à [son] Hercule, car [il] s'en est par trop éloigné », *contenti sint quod ad Herculem nostrum, quoniam ab eo nimis recessimus, redeamus*⁵⁰. Il n'en aura pas eu le temps.

4. Compilation et exégèse : les méthodes de Salutati

Le résumé bien décharné que je viens d'en proposer ne donne sans doute qu'une pauvre image de la débauche d'érudition et des trésors d'ingéniosité dont le *De laboribus Herculis* est le lieu. Salutati, je l'ai rappelé, fut un très grand lecteur. L'ampleur océanique de la documentation compilée au fil du quart de siècle qui a vu l'élaboration de l'œuvre suffit à l'attester. De l'avis général de la critique, l'un des aspects les plus remarquables de l'édition de Berthold L. Ullman est le travail d'identification des sources. Il est certes facilité par le scrupule de l'auteur qui, contre l'usage le plus répandu au moyen âge, signale presque tous ses emprunts, nommant les auteurs dont il les tire. Il ne reste donc plus au philologue moderne qu'à repérer la référence précise sur la base de citations en général exactes.

⁴⁹ FRIEDMANN 1999, p. 168-178. Jane Chance, dont le commentaire, ou plutôt la paraphrase, du *De laboribus* est principalement centré sur un livre 4 dont on ignorera à jamais la forme définitive, n'apporte rien de substantiel à sa compréhension (CHANCE 2014, p. 374-395).

⁵⁰ *De laboribus Herculis* 4, 2/10, 15, ULLMAN 1951, p.582.

C'est ainsi quelque 160 auteurs et environ 200 œuvres que Salutati met à contribution. Boccace lui-même n'a pas dû en lire autant. Il n'y aurait guère de sens à reproduire ici une liste que l'on peut trouver ailleurs. Il vaut cependant la peine de faire le rapide inventaire des sources favorites de notre auteur, en les répartissant selon le genre auquel elles appartiennent. Comme ses contemporains, le chancelier n'a qu'un accès limité aux écrivains grecs, si ce n'est Homère, qu'il cite dans la traduction latine de Léonce Pilate ; ses autres références sont de seconde main. Du côté des latins, on ne s'étonnera pas de constater que c'est d'abord chez les poètes et leurs commentateurs que Salutati va chercher son information : les quatre grands épiques favoris du moyen âge, Virgile, Ovide, Lucain et Stace, suivis, car le sujet l'impose, de Plaute et du Sénèque tragique, dans une moindre mesure d'Horace et de Claudien ; les commentaires de Servius et du pseudo-Lactance Placide. Comme l'exégèse de notre auteur est dans une large mesure fondée sur l'élucidation des noms, il fait recours aux lexicographes, Isidore de Séville et, pour le moyen âge, Papias, Hugutio de Pise et Giovanni Balbi, auxquels on peut associer le grammairien Évrard de Béthune. Philosophes et doxographes sont régulièrement interrogés, en la personne de Cicéron, d'Aulu-Gelle, de Lactance, d'Augustin, de Macrobe, de Boèce. Plus en marge de son sujet, il fait souvent appel aux écrivains scientifiques et techniques, Pline et Solin pour l'encyclopédie, Pomponius Mela pour la géographie, Hygin pour l'astronomie et Censorinus pour l'astrologie, Galien pour la médecine, la chronique dite d'Eusèbe – Jérôme pour la chronographie, Martianus Capella pour les arts libéraux. Il est en revanche en plein dans son domaine lorsqu'il cite les mythographes Fulgence ; Bernard Silvestre, *allegorizator Maronis* ; notre « Troisième mythographe du Vatican » sous le titre bien attesté par les manuscrits de cet auteur de *Scintillarium Alexandri* ; le *Libellus de imaginibus deorum* attribué à un « Albéric » ; la *Généalogie des dieux* de Boccace⁵¹.

⁵¹ Un de nos relecteurs, que nous en remercions vivement, attire opportunément notre attention sur les rapprochements possibles entre le *De laboribus Herculis* et la notice consacrée à Hercule dans le dictionnaire biographique des grands hommes du passé qu'est le *De viris claris* de Domenico Bandini d'Arezzo. Ce dernier, qui enseigne la grammaire au *studium* de Florence de 1381 à 1399, est un proche de Salutati, et leurs deux grands œuvres s'édifient en parallèle. L'entrée *Hercules* du *De viris*, qui couvre les fol. 197r à 200r du manuscrit autographe de Bandini, conservé à la Bibliothèque vaticane sous la cote Urb. lat. 300, que j'ai pu consulter en ligne, est évidemment beaucoup moins développée que l'ouvrage du chancelier, mais paraît manifester le même souci d'exactitude philologique. En particulier, le développement sur la naissance d'Hercule, et l'accouchement difficile (... ou pas) d'Alcmène, rappelle le chapitre 2, 12 du *De laboribus*. Le parallèle serait à examiner plus à fond.

Cette profusion de références passablement hétéroclites est de nature à compliquer la tâche de notre auteur tant sur le plan de la reconstitution par ses soins du sens historique (1) que sur celui de l'interprétation du (des) sens allégorique(s) (2). Selon ses indications, chaque notice est en effet organisée de la façon suivante : d'abord, le récit de l'épisode mythologique tel qu'il peut être reconstruit d'après l'ensemble des sources disponibles ; puis l'examen des significations secondes qui y sont dissimulées *per integumentum* (un mot qu'affectionne Salutati), à deux niveaux, physique (*naturaliter*) et éthique (*moraliter*), en principe examinés dans cet ordre⁵² – en pratique, il n'est pas rare que l'un ou l'autre fasse défaut. On notera que le chancelier, à la différence de certains de ses contemporains, comme Pierre Bersuire, n'est pas très enclin à sauter le pas et à repérer dans les mythes des échos des mystères chrétiens, sauf un peu dans sa description de l'enfer⁵³ : prudence vis-vis des possibles accusations de sacrilège de la part de dévots comme Dominici, ou souci, pour le coup déjà « laïc », de dresser une cloison étanche entre le civil et le religieux ?

(1) Ce qui, en tous cas, distingue assez nettement la pratique de Coluccio de celle des mythographes médiévaux, c'est son souci de confronter entre elles les versions divergentes d'un même mythe. En quoi il retrouve sans le savoir le geste critique des fondateurs de la mythographie, Hécatee et Phérécyde, qui s'emploient à accorder ou non, à hiérarchiser ou non entre elles les attestations de la même légende⁵⁴. A la différence de ceux-ci, Salutati est cependant rarement critique à l'encontre de sources protégées par le prestige de l'*auctoritas*⁵⁵. Il ne lui arrive que rarement de manifester son scepticisme à l'encontre de l'une d'entre elles. Il le fait par exemple vis-à-vis d'un auteur qu'il ne sait même pas nommer – c'est une des rares

⁵² *Primo recitabimus fabulam, deinde revelabimus naturaliter atque moraliter quid lateat sub harum involucri fictionum*, « D'abord, je raconterai l'histoire, puis je dévoilerai du point de vue de la physique et de celui de la morale ce qui se cache sous l'enveloppe de ces fictions » (*De laboribus Herculis* 3, 6, 1 ULLMAN 1951, p. 177).

⁵³ Il n'a pas toujours été aussi circonspect : dans sa lettre à Zonarini, et encore dans un paragraphe de la *prima editio* du *De laboribus* (ULLMAN 1951, p. 586-588), il n'exclut pas que la bonté divine ait permis aux poètes païens d'accéder sans s'en rendre compte à des vérités théologiques.

⁵⁴ FOWLER 2016.

⁵⁵ Cette protection s'étend moins aux modernes, et il arrive parfois à Salutati de prendre ses distances vis-à-vis des hypothèses de Bernard Silvestre, par exemple lorsque celui-ci assimile l'hydre à l'ignorance : « <cela> fonctionne peut-être moins bien, même si ce sens, considéré en soi [c'est-à-dire, je crois, abstraction faite du système complexe de signes qui organise la légende], est une très belle idée » (... *forte minus quam oporteat correspondet, licet per se consideratur videatur sensum pulcherrimum excogitasse*, *De laboribus Herculis* 3, 9, 12 ULLMAN 1951, p. 195).

sources qu'Ullman n'a pas lui non plus pu identifier -, qui prétend assimiler Diomède à un « tyran Dionysos », qui aurait entrepris de piller la Grèce sur laquelle règne Hercule à l'aide d'un escadron de cavaliers montés sur des juments, plus rapides que les chevaux ; son souci de consacrer toutes ses possessions à l'entretien de ces précieux animaux se traduirait dans le mythe par le fait qu'il se laisse dévorer par eux. A propos du témoin de cette version inédite du dixième « travail », Salutati explique : « J'ai trouvé une seule personne qui raconte cette fable autrement. S'il ne formulait pas <ailleurs> quantité de propositions justes et vraies, il ne serait à mes yeux d'aucune autorité, surtout étant donné que je n'ai pas pu découvrir le nom de cet auteur. Mais puisque, en tous les autres lieux, je le vois en parfait accord avec les autres, au nom de quoi devrais-je refuser cette <proposition>, même si je ne l'ai pas lue ailleurs ? »⁵⁶ Un tel raisonnement fait honneur à la conscience philologique de Salutati, à qui il arrive, dans d'autres contextes, à faire appel à son talent éminent de critique textuel pour fonder une interprétation⁵⁷. Au bout du compte, l'hypothèse « Dionysos » sera prise en compte avec circonspection, et analysée.

Car notre auteur est presque toujours accueillant et bienveillant envers ses sources. Au point, parfois, de s'accorder des facilités qui confinent à la déloyauté vis-à-vis du lecteur. Ainsi, alors qu'il a posé d'emblée l'hypothèse de l'existence d'une pluralité d'Hercules, il n'y recourt qu'au moment où cela peut l'arranger, lorsque ses sources sont vraiment incompatibles, par exemple à propos de l'origine géographique d'Antée⁵⁸. Mais le plus souvent, il réussit à réconcilier ses auteurs en rapportant leurs propos contradictoires à des niveaux différents de signification. J'en prendrai pour exemple le récit de la naissance d'Hercule, que Salutati analyse au long des chapitres 12 à 17 du livre 2. C'est qu'il se trouve face à deux versions bien distinctes de ce récit, celle de l'*Amphitryon* de Plaute et celle qu'en donne Ovide au livre 9 des *Métamorphoses*. Pour l'un, l'accouchement d'Alcmène s'est passé sans

⁵⁶ *Unum autem repperi fabulam istam aliter recitantem. Qui si multa bona atque vera non poneret, michi nullius esset autoritatis, presertim cum compertum non habeam nomen auctoris. Quia tamen ipsum per cetera video satis cum aliis concordare, cur hoc, licet apud alios non legerim, omnino recusem ?* (*De laboribus Herculis* 3, 21, 5, ULLMAN 1951, p. 284).

⁵⁷ Par exemple, lorsqu'il veut lire sous le nom du roi Phineus *filos eu*, « ami du bien », il explique que le latin confond volontiers les lettres *n* et *l*, comme dans le doublon *nympha / lympa* (*De laboribus Herculis* 3, 14, 14, ULLMAN 1951, p. 239), ou qu'il discute les deux orthographes *Stimphalion* et *Stimphalon* d'après la confrontation entre des manuscrits anciens et récents (antiquissimi codices et novi), et les scansions divergentes du mot chez Claudien et Ausone (*De laboribus Herculis* 3, 13, 12, ULLMAN 1951, p. 232-233).

⁵⁸ *De laboribus Herculis* 3, 27, 4, ULLMAN 1951, p. 321.

encombre et elle a mis au monde des jumeaux ; selon l'autre, la jalousie de Junon a valu à la malheureuse de passer une semaine entière dans les douleurs de l'enfantement, dont la ruse de sa servante Galanthis a pu enfin la délivrer ; mais elle n'a qu'un fils. Salutati met en relief cette discordance, qui l'ennuie, car elle met aux prises l'autorité majeure en la matière, et la plus largement soutenue, celle de Plaute, et Ovide, son poète préféré, celui qui a enchanté sa jeunesse, comme il le signale au passage dans une confidence touchante⁵⁹. Ni l'un ni l'autre ne pouvant avoir menti – il n'y a que les gens assottés par les prêcheurs dominicains qui croient que les poètes sont des menteurs –, il faut bien les réconcilier. Notre auteur s'y essaie d'abord au moyen d'une démarche qui relève de l'analyse littéraire : puisqu'il a été établi au début de l'ouvrage qu'Hercule peut être pris comme le *typus* de tout être humain, puisque l'expérience quotidienne atteste que certaines femmes accouchent difficilement, d'autres plus aisément, puisqu'enfin la comédie est, suivant la définition sommaire du dictionnaire de Giovanni Balbi, une histoire qui finit bien, et qu'à l'inverse la tragédie finit mal, il est normal que, soucieux de mettre en scène la réalité diverse de la condition humaine, le comique Plaute ait opté pour le scénario joyeux et qu'Ovide, adoptant un ton plus tragique, ait insisté sur la souffrance d'Alcmène. Salutati ne s'en tient pas à ce constat plutôt facile et superficiel. Il va ensuite montrer, au prix de raisonnements fort techniques et complexes que je m'autorise à simplifier, que, *naturaliter*, donc au plan de l'allégorie physique, le récit d'Ovide, si l'on sait prêter attention à ses moindres détails, narrativise avec précision la description médicale de la grossesse telle qu'elle se rencontre chez d'illustres praticiens, d'Hippocrate au florentin Tommaso da Garbo, un correspondant de Pétrarque, dont les théories sur le sujet sont soigneusement présentées ; dans ce cas-là, comme il le fait assez souvent, notre auteur semble traiter le récit mythique comme une anamorphose, ou plus exactement comme un puzzle que l'on déconstruirait et dont les pièces, de nouveau assemblées, forment une nouvelle image. Selon une procédure exégétique un peu plus simple, Plaute, de son côté, rend compte du mythe *moraliter*, selon l'allégorie morale : en rapportant la naissance de jumeaux, il vise à suggérer ce qu'il en est de la complexité de tout être humain, composé, selon l'anthropologie chrétienne, d'un *homo interior* et d'un *homo exterior* parfois en conflit entre eux, et à

⁵⁹ *Relinquemusne Ovidium inter tante autoritatis viros ... indefensum ? Non, certe ! Multa quidem sibi debeo, quem habui, cum primum hoc studio in fine mee adolescentie quasi divinitus excandui et accensus sum, veluti ianuam et doctorem (De laboribus Herculis 3, 11, 25, ULLMAN 1951, p. 215).*

quoi on peut respectivement associer, en en faisant l'analyse étymologique, les noms d'Iphiclès et d'Héraclès. Ainsi, chacune à son niveau, la parole des deux poètes est véridique.

(2) Avec cet exemple, nous sommes passés de la reconstitution philologique des mythes à leur déchiffrement par l'herméneutique. Or, de même que le chancelier s'abreuve au plus grand nombre qu'il peut de sources narratives, il est aussi très éclectique dans ses références aux traditions mythographiques. Il existe en somme deux grandes méthodes pour rendre raison des mythes par la critique interne, l'évhémérisme et l'allégorie. Les modèles qui inspirent notre auteur se partagent entre ces deux tendances, Lactance et Boccace se situant plutôt du côté de l'évhémérisme, Macrobie, Fulgence et « Alexandre » le Troisième mythographe franchement orientés vers l'allégorie. Quant à Coluccio, il ne choisit pas vraiment – on pourrait méchamment suggérer que, par volonté totalisante ou par absence de mise en perspective, il fait flèche de tout bois. Certes, le livre 2 s'ouvre sur une vigoureuse profession de foi évhémériste⁶⁰. Mais, dans la réalité de sa pratique, le commentateur a, si j'en crois mes impressions de lecture, une tendance beaucoup plus marquée à faire recours aux méthodes fécondes et subtiles de l'allégorie et à leur capacité toute poétique (poétique à nos yeux du moins) de multiplier les rapprochements improbables, mais qu'elles fondent en raison, entre des objets éloignés. Elles font principalement appel à deux démarches, qui s'appuient respectivement sur l'interprétation des mots – c'est l'étymologie – et sur la symbolique des nombres. Fidèle à sa pétition de principe selon quoi la poésie englobe et surplombe tant les sciences du langage que les sciences mathématiques, notre auteur va mettre en œuvre l'une et l'autre avec une grande inventivité.

(2.1) L'idée selon laquelle la forme graphique et phonique des mots, en particulier les noms propres, et des éléments en quoi on peut les décomposer, révèle ce qu'il en est de l'objet qu'ils désignent doit être à peu près aussi vieille que le langage, aussi ancienne en tous cas que la pensée linguistique. Son principe s'accorde bien avec l'ambition qui est celle de la mythographie de découvrir les lois du monde sous le vêtement des mythes. Salutati ne peut avoir eu accès à la *Théologie* du stoïcien Cornutus, qui explique sur cette base les noms des dieux⁶¹. Mais il pratique assidument Fulgence, qui fait grand usage de l'étymologie ; il a sûrement sur sa table de

⁶⁰ Selon le titre de son premier chapitre : *Quando et unde venerit deificandorum hominum... origo* (ULLMAN 1951, p. 76).

⁶¹ ZUCKER 2016.

travail l'ouvrage qu'Ernst Robert Curtius désigne comme « le livre fondamental du moyen âge », les *Origines* d'Isidore de Séville, et le nombre de ses références aux lexicographes Papias, Hugutio et Giovanni Balbi, auxiliaires ordinaires des mythographes, qui expliquent les mots en les décomposant, approche les trois cents. A son tour, il va analyser le nom de tous les personnages qu'il met en scène pour en inférer les principes naturels et / ou les valeurs morales dont ils sont les incarnations. Dès la lettre à Giovanni da Siena, Héraclès est ainsi *heros cleos*, c'est-à-dire *uir fortis et gloriosus*, « homme fort et glorieux »⁶², *heruncleos*, c'est-à-dire *fama fortium*, « la renommée des forts » (gr. ἡρώων κλέος), ou encore, si *hera* signifie « la terre »⁶³, comme le veut Léonce Pilate, *gloriosus in terra*, « glorieux sur la terre » ; l'édition augmentée du *De laboribus Herculis* y ajoutera *heris cleos*, c'est-à-dire *ex lite gloriosus*, « glorieux par sa querelle »⁶⁴, et *heracleos*, à savoir *aeris cleos*, c'est-à-dire *gloria*, « gloire de l'air »⁶⁵. Le chancelier sait peu de grec, il s'y est mis trop tard ; mais il a pris conscience dès 1391 de l'importance qu'avait la connaissance de cette langue pour la compréhension des *auctores* latins, et il sait se servir des quelques traductions dont il dispose, comme celle d'Homère par Léonce Pilate, et sans doute s'appuyer sur la science de ses disciples plus experts que lui⁶⁶. Il lui suffit dès lors de repérer quelques racines communes pour traiter les noms de ses personnages comme autant de « mots-valises » signifiants. Géryon vient de *geos*, « la terre », *eris*, « la querelle » (gr. ἔρις), et *eona*, « l'éternité », désignant par là le combat éternel de la chair (les choses terrestres) contre l'esprit⁶⁷. Guère plus recommandables sont les frères Albion ou Alvion, *alienum aveo*, « je suis cupide du bien d'autrui » - cette fois, l'étymologie est latine -, et Bergion, à savoir *beros gios*, « le dévorateur

⁶² ULLMAN 1951, p. 592-593 : cette analyse associe en fait deux substantifs au nominatif, sans liaison entre eux, ἥρωος κλέος (« héros – gloire »). Salutati n'a sans doute guère idée de la morphologie des cas en grec.

⁶³ ULLMAN 1951, p. 593 : il s'agit du nom de la déesse, Ἥρα, suivant une association qui remonte à Varron d'après Augustin, *Cité de Dieu*, 7.28, où il est signalé que la statue de Junon vénérée à Samothrace est la terre - à la ligne suivante, Salutati rappelle l'équivalence entre *Ere* (sc. *Hera*) et *Iuno*.

⁶⁴ ULLMAN 1951, p. 141 : gr. ἔρις κλέος. Comme pour *heros cleos*, Salutati associe deux substantifs au nominatif. On notera l'adjonction d'un *h* au nom grec de la discorde (*eris*), qui renforce la cohérence de l'interprétation étymologisante.

⁶⁵ ULLMAN 1951, p. 168 : gr. ἀέρος κλέος. L'expression *aeris cleos* mêle un substantif latin au génitif, lui-même proche de son équivalent grec *aeros*, et la transposition d'un substantif grec au nominatif.

⁶⁶ WITT 1983, p. 302-310.

⁶⁷ ULLMAN 1951, p. 328. Si l'on reconnaît bien le nom grec de la terre, γῆ, aucune forme *geos* n'est attestée ; *eona* est la transposition de l'accusatif singulier du grec αἰών.

de la terre », d'après le grec *beros* qui voudrait dire « manger »⁶⁸ : et voici la figure de deux des péchés capitaux, l'envie et la *gula*⁶⁹. La fécondité narrative du procédé est illustrée par le nom de Diomède, où se lit le chiffre « deux » (gr. δύο). Cela suffit à en faire le type de l'envie, puisque celle-ci trouve son chemin, *odos* (l'autre partie du nom du personnage ; gr. ὁδός), par les yeux, qui sont deux, qu'elle peut avoir deux causes, la propriété du voisin ou son propre dénuement, et qu'elle se traduit par deux attitudes, la tristesse face au bonheur d'autrui, la joie de le voir malheureux. D'ailleurs, Diomède n'est-il pas roi de la Thrace, que Virgile qualifie de *litus avarum* (*Aen.* 3, 44), et l'avarice n'est-elle pas, avec l'orgueil, la mère des péchés capitaux ? Dès lors, donner ses hôtes en pâture à ses juments, ce n'est rien d'autre que de laisser son propre esprit (les hôtes) se laisser ronger par le triste affect (les juments) qu'est l'envie : « l'envieux maigrit de l'embonpoint d'autrui », écrit Horace (*epist.* 1, 2, 57)⁷⁰.

(2.2) Avec la polysémie du « deux » inscrite dans le nom de Diomède, nous touchons à la symbolique des nombres. Nul n'ignore le parti qu'en tirent tous les systèmes exégétiques, et quelques écoles philosophiques. Salutati est l'héritier de cette forme de pensée. Il suffit que le mythe fasse mention d'une série de *n* objets pour appeler à l'esprit de son commentateur d'autres séries de *n*. Prenons encore l'exemple du « triple Géryon » : la réalité historique à quoi renvoient ses trois corps supposés concerne son pouvoir politique. Claudien ne l'appelle-t-il pas *tergemini ducis* (rapt. Pros. 2, *praef.*, v. 39) ? Or Servius indique qu'il fut le maître des Îles Baléares, qui sont trois. Voilà pour le sens historique. Pour passer au sens physique, il suffit de rapprocher du récit une autre série de trois : « Que sont donc ces îles, sinon l'âme rationnelle, qui se subdivise en trois <facultés>, végétative, sensitive et intellectuelle ? », selon la terminologie d'Aristote⁷¹ (signalons au passage que l'interrogation oratoire *qui aliud... nisi* est systématiquement employée par Salutati pour soutenir comme des vérités d'évidence les inférences à nos yeux les plus improbables). L'insularité du royaume de Géryon ne fournit-elle pas d'ailleurs une preuve supplémentaire de la

⁶⁸ L'origine grecque de ce *beros* est difficile à confirmer : selon une suggestion de Charles Delattre, que j'en remercie vivement, il pourrait s'agir d'une transposition lointaine de βορός, « glouton », ou de βορά, la « pâture » des bêtes sauvages et des monstres. De même *gios* rappelle le nom de la terre, γή, sans avoir à proprement parler pour origine une forme grecque classique.

⁶⁹ ULLMAN 1951, p. 334.

⁷⁰ ULLMAN 1951, p. 285-286.

⁷¹ Cf. Aristote, *De anima* 413a-b.

véracité de l'exégèse ? En effet l'âme est entourée par les tempêtes intérieures de ses affects et le flot des choses temporelles. Qui plus est, au prix d'acrobaties étymologiques sur lesquelles je passe, le nom des trois Baléares, Majorque, Minorque et Ibiza peut en effet être mis en rapport avec chacune des trois facultés de l'âme. Reste à passer au sens moral. Un autre chiffre y aidera. Géryon a un chien à deux têtes : qu'est-ce que ce chien sinon (*quid nisi*) la sensualité ? Car les clameurs de cette dernière à l'encontre de la raison résonnent comme un aboiement, et quand elle entraîne au péché, c'est en raison de deux traits principaux (*capita*), le désir et la peur, comme le veut Augustin dans un passage de son commentaire aux psaumes passé au rang de lieu commun (enarr. in Ps. 79, 13)⁷².

Ce n'est pas tout à fait par hasard que j'ai choisi l'exemple de Géryon pour illustrer la numérologie selon Salutati. C'est que son nom figure dans un passage plutôt célèbre, et bien sûr convoqué par notre auteur, de l'*Institutio arithmetica* de Boèce. Au moment d'illustrer la différence entre le nombre parfait, égal à la somme de ses parties, comme 6 ou 28, et les nombres « déficient » et « abondant » respectivement inférieur et supérieur à cette somme, Boèce compare ces derniers à des monstres mythologiques, le Cyclope pour le nombre déficient et Géryon pour le nombre abondant. Il en conclut selon une formule plutôt curieuse qu'« il y a dans ces nombres une grande similitude avec le vice et la vertu »⁷³. Une telle assertion ne pouvait pas échapper à Salutati, dont elle valide tout le système interprétatif : douze, le nombre symbolique des travaux, est l'exemple même du nombre « abondant ». Preuve supplémentaire – et mathématique ! – que c'est, au fil de ses épreuves, le vice qu'affronte le héros. Pour assurer sa position, il n'est pour l'auteur que de citer ici *in extenso* les deux pages de Boèce.

A ce stade, on peut au choix s'amuser ou s'indigner du fonctionnement logique des raisonnements de notre auteur, qui donne l'impression que tout est dans tout. Mais c'est effectivement le cas dans une pensée d'essence hermétique⁷⁴. Plus elle pourra multiplier les « preuves à l'appui », aussi hétéroclites soient-elles – et d'autant plus même qu'elles seront plus

⁷² ULLMAN 1951, p. 329-330.

⁷³ Boèce, *De institutione arithmetica* 1, 19, 8-9 ; ULLMAN 1951, p. 331.

⁷⁴ Qu'il soit bien clair que nous employons le terme ici non au sens technique qu'il peut prendre à la Renaissance avec la traduction par Marsile Ficin du *Pimandre* qui fonde un corps de doctrine précis, mais dans l'acception plus vague – trop, peut-être – de « pensée fondée sur un principe d'analogie universelle » (cf. ECO 1992, p. 51-86 ; FAIVRE 1986).

hétéroclites -, et plus elle sera forte et sûre d'elle-même. Ainsi, l'exemple qui vient d'être analysé m'amène-t-il à mettre en évidence une autre caractéristique marquante du *De laboribus Herculis*. Il n'est pas utile d'y insister longuement, car elle est soulignée par tous les commentateurs de l'ouvrage, qu'elle a fort impressionnés, et doit ressortir des pages qui précèdent. C'est qu'il est le lieu d'une débauche formidable d'érudition. Parmi les *auctores* de Salutati, Ullman a, comme on l'a vu, identifié, à côté des poètes et des mythographes, quantité de technigraphes, astronomes, médecins, géographes. Lorsque sa démarche interprétative l'y invite, et qu'il en a besoin pour étayer ses raisonnements, notre auteur n'hésite pas à en interrompre le cours par deux ou trois pages de digression savante, en forme de citation plus ou moins littérale. La phrase *sed redeamus ad fabulam* est un de ses leitmotifs... peu encourageant pour le lecteur. J'ai mentionné ci-dessus les longs exposés médicaux qui farcissent le récit détaillé de la naissance du héros, le cours d'astronomie donné dans le jardin des Hespérides et le développement arithmétique accroché à la fable de Géryon. On pouvait aussi bien évoquer le cours de métrologie antique donné lorsqu'il s'agit de déterminer les mensurations d'Hercule (ch. 3, 3, ULLMAN 1951, p. 172-174) ; la capture de la biche aux *pieds* d'airain donne lieu à un discours sur la métrique (ch. 3,7, ULLMAN 1951, p. 183-184) ; après avoir relaté la victoire sur l'hydre, figure de l'argumentation captieuse, notre auteur s'offre le luxe d'opposer une leçon de logique formelle, tirée de l'*organon* d'Aristote, aux sophistes ses adversaires (sans doute les pinailleurs d'Oxford) (ch. 3, 9, ULLMAN 1951, p. 197-199) ; le désespoir d'Hercule à la disparition d'Hylas dont le récit pathétique aurait, selon certains doxographes, induit Socrate à inventer l'éthique, donne prétexte à une brève histoire de la philosophie grecque (ch. 3,16, ULLMAN 1951, p. 254-55) ; et l'on pourrait encore allonger cette liste.

Le *De laboribus Herculis* apparaît ainsi comme une somme, comme la synthèse de toute la bibliothèque de Salutati, sur le modèle, mais en moins ordonné, de ces encyclopédies qui, de Barthélemy l'Anglais à Pierre Bersuire, ont fleuri au cours du siècle précédent. A moins que notre auteur n'ait souhaité réactiver à sa manière, à partir du fil conducteur que lui fournissait l'histoire d'Hercule, le vieux genre littéraire qu'ont illustré deux auteurs qu'il admire, Aulu-Gelle et Macrobe, celui du banquet philosophique qui permet d'aborder les sujets les plus variés au fil d'une discussion à bâtons rompus – à cette différence près que c'est avec lui seul que discute le chancelier.

Si, clairement conscient du caractère ardu de son propos, il avait pu terminer le *De laboribus Herculis*, en aurait-il mieux organisé la matière ? On ne peut bien sûr pas le dire, mais il est permis d'en douter. Car la façon de faire qui est la sienne est incluse dans son projet même, si celui-ci est bien, du point de vue de l'objet du discours - la poésie -, d'établir qu'elle est la science des sciences, comme l'a affirmé le livre 1, et par conséquent du point de vue de son sujet - l'auteur -, de fournir toutes les preuves et garanties de son propre sérieux scientifique. Il convient donc pour finir de formuler l'hypothèse annoncée au début de cet essai sur la nature et l'intention de cet étrange objet textuel qu'est le *De laboribus Herculis*.

5. Le reflet du monde

De la présentation que j'ai essayé d'en proposer, il ressort que l'ouvrage est le lieu paradoxal de deux tensions :

(1) Entre le résultat obtenu, et les moyens mis en œuvre pour y parvenir ;

(2) Entre les techniques d'interprétation du mythe, l'une relevant d'une critique historico-philologique qui peut être qualifiée de déjà positiviste, l'autre, fondée sur les correspondances analogiques, relevant de ce que l'on appelait naguère la « pensée magique ».

Développons donc ces paradoxes.

(1) Coluccio Salutati n'a décidément pas le sens du tempo. Dès le milieu du livre 2, on sait où va le mener son exploration du mythe d'Hercule. S'inscrivant dans une tradition qui remonte au stoïcisme, une pensée avec laquelle il est en sympathie et que ne contredit pas l'*interpretatio christiana*, il assimile le héros au bien moral⁷⁵. Le nom « Hercule » est une antonomase de la vertu, devant quoi s'estompent tous les « Hercules » historiques. La seule nuance dont se voit enrichi l'apologue de Prodicos consiste à préciser que cette vertu passe par l'étude. Hercule sera le maître des savoirs, suivant l'idée, cette fois cicéronienne et académicienne, que le dirigeant politique doit être un sage. Cela posé d'entrée de jeu, c'est, au fil du récit des nombreuses aventures d'Hercule, le même scénario qui va inlassablement se rejouer : en une monotone litanie, les monstres vaincus l'un après l'autre sont l'incarnation du vice ou de l'ignorance.

⁷⁵ SIMON 1955, p. 161-196 ; de LUBAC, t. 2/2 (1964), p. 222-232.

Et cependant, pour atteindre à cette conclusion simplette et attendue, notre auteur paraît se croire tenu de déployer une érudition écrasante accompagnée d'une ingéniosité non moins spectaculaire. Quelle est la raison d'être de ce contraste, qui a pour résultat un discours à l'efficacité rhétorique pour le moins incertaine ? Pour le comprendre, il faut se rappeler qui sont les adversaires désignés par Salutati, les ockhamistes. La construction idéologique qu'il élabore est en effet en opposition diamétrale avec la pensée empiriste et critique du philosophe anglais que l'histoire de la philosophie associe au nominalisme le plus radical. Pour le penseur du « désenchantement ontologique » qu'est Ockham, il n'est de connaissance que du singulier, l'abstraction est une chimère et le signe linguistique fondé sur la convention (*impositum ad placitum*)⁷⁶. Une telle vision de la réalité heurte de plein fouet la représentation d'un univers parfaitement ordonné, rythmé par la propriété des nombres, et où les mots, comme le prouve l'étymologie, disent l'être de la chose-en-soi. Pour qu'un tel système assure et garantisse sa légitimité, il faut véritablement qu'il embrasse l'universel. D'où les passerelles multiples jetées par Salutati entre les champs les plus divers de la connaissance, qui doit au bout du compte apparaître comme unitaire. La construction de la cité idéale qui se dessine en filigrane du *De laboribus Herculis* est à ce prix⁷⁷.

(2) Cette hypothèse nous aide peut-être à affronter le second paradoxe. Je le disais en commençant, le lieu commun de la critique à propos de Salutati est de voir en lui un être hybride, « médiéval » et « moderne » à la fois, et tantôt l'un ou l'autre. Cette contradiction paraît se refléter exactement dans la démarche en deux temps qui caractérise sa lecture des mythes. La reconstitution méticuleuse des récits fabuleux sur la base de la confrontation et de l'analyse critique des sources antiques nous donneraient

⁷⁶ La lecture de l'ouvrage très clair de Pierre Alféri sur la philosophie d'Ockham permet page après page de comprendre pourquoi elle est inacceptable par Salutati. Ainsi, l'« imposition » *ad placitum* des mots « marque historiquement la fin d'une longue tradition, celle du cratyisme médiéval des preuves par l'étymologie dont on entendait les échos au XIII^e siècle, et qui est définitivement enterrée par Ockham » (ALFÉRI 1989, p. 275 – la dernière affirmation est assurément naïve). Plus généralement, sur la philosophie du langage, ou plutôt la sémiologie d'Ockham, voir les p. 263-401 du livre d'Alféri.

⁷⁷ DI CESARE 1991. L'article que Donatella Di Cesare a donné aux *Mélanges Kurt Flasch*, et dont j'ai pris connaissance à un stade tardif de la rédaction de cet article, aboutit par de tout autres voies aux mêmes conclusions sur le lien tissé par le *De laboribus Herculis* entre poétique et politique. Il est peut-être intéressant de constater ici que l'opposition intellectuelle entre Salutati et Ockham se combine d'un antagonisme radical entre les options politiques du dirigeant guelfe florentin et du philosophe mort en exil à la cour de l'empereur Louis IV de Bavière – sur la question difficile et controversée du rapport entre les choix politiques et les opinions philosophiques d'Ockham, voir la belle hypothèse formulée par ALFÉRI 1989, p. 473-474.

envie de voir en notre auteur, au prix d'un anachronisme certain, le lointain précurseur des grands philologues inventeurs de la mythologie comparée, Max Müller ou Herman Usener. A l'opposé, l'interprétation naturelle et morale qu'il donne de ces récits au moyen du système d'analogie universelle caractéristique de la période antérieure au décentrement du monde que vont provoquer les « grandes découvertes » géographiques et astronomiques paraît relever d'un mode de pensée archaïque. Il est assurément absurde de projeter ainsi nos catégories épistémologiques sur une époque et sur un individu qui par définition ne peuvent pas les avoir intégrées. Si Coluccio Salutati avait considéré les deux méthodes comme rationnellement incompatibles, il ne les aurait pas mises en œuvre simultanément. Je postule donc que son propos est bel et bien ce qu'il dit être, à savoir un exposé scientifique, en ce qu'il passe des faits (les traces textuelles) aux hypothèses (leur interprétation *naturaliter* et *moraliter*) au moyen de démonstrations⁷⁸. Pour que le système du monde qu'il entreprend de décrire dans le *De laboribus Herculis* soit fonctionnel, il doit se fonder sur des données de fait incontestables. L'approximation, l'incertitude saperaient l'édifice à la base. Encore une fois, notre auteur est l'adversaire d'une pensée de l'arbitraire du signe. Dès lors, toute démarche qui peut produire du sens en permettant d'établir une vérité générale est bonne à prendre. D'où l'absence de choix entre des méthodes qui sont à nos yeux antagonistes. L'exactitude des récits telle que peut la fonder l'approche philologique représente la condition nécessaire à la validité de leur interprétation, à la possibilité du passage des *fabulosa* à la *veritas*⁷⁹. Ce n'est que sur le « bon » texte que l'on peut déployer son agilité herméneutique. Une telle pétition de principe caractérise avant toutes choses ce que je désignais en tête de cette étude comme l'« ambition novatrice » de la part de Salutati.

C'est peut-être néanmoins la difficulté de tenir ensemble les bouts de cette chaîne, l'obligation d'aller toujours plus loin dans l'acribie pour aller toujours plus profond dans la spéculation – au risque de la « semiosis infinie » (C.S. Peirce) – qui rendent la tâche infinissable. Peut-être faut-il

⁷⁸ Dans un article très sensible à la « séduction » de la méthode allégorique mise en œuvre par Salutati et plein de sympathie pour le *De laboribus Herculis*, mais sans doute composé un peu vite, Alain Michel conclut que la démarche de notre auteur « n'a rien de scientifique » et qu'elle traduit « un jeu gratuit de l'imagination » (MICHEL 1985). On le souhaiterait parfois, tant l'appareil de références est pesant. Mais c'est très exactement du contraire qu'il s'agit. On veut bien, certes, considérer l'ouvrage comme une collection de trouvailles propres à enchanter un surréaliste érudit. Ce n'est pas pour lui qu'a écrit Coluccio.

⁷⁹ *De laboribus Herculis* 3, 5, 6, ULLMAN 1951, p. 177.

attendre que la méthode critique perfectionnée par Valla (élève de Leonardo Bruni), tout comme la redécouverte de la science et de la philosophie grecques, fournissent de nouveaux instruments aux poètes et aux penseurs pour que quelques décennies plus tard, avec le néo-platonisme hermétisant de l'Académie florentine, le projet puisse connaître une manière de réalisation⁸⁰. Peut-être, au plan de la philosophie, la *Théologie platonicienne* de Marsile Ficin, et, pour la poésie, les *Stanze* d'Ange Politien – philologues et hellénistes confirmés, qui font tous deux la part belle au symbolisme mythologique –, peuvent-elles figurer l'emblème non de la « survivance », mais de la reviviscence des dieux antiques.

Bibliographie

Alféri, P. (1989) Guillaume d'Ockham le singulier, Paris.

Baron, H. (1955) *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, 2 vol., Princeton (NJ); (1966) *The Crisis...* Revised edition, 1 vol., Princeton (NJ); (1970) *La crisi del primo Rinascimento italiano . Umanesimo civile e libertà repubblicana in un'età di classicismo e di tirannide*. Edizione riveduta e aggiornata, trad. it. R. Pecchioli, Firenze.

Bianca, C. (2012) « Da Coluccio a Pasquino : il mito di Ercole », *Nello specchio del mito. Riflessi di una tradizione. Atti del Convegno di Studi (Università degli Studi Roma Tre. Roma 17-19 febbraio 2010)*, G. Izzi, L. Macozzi & C. Ranieri eds., Firenze, 49-61.

Billanovich, G(uido) (1976) « Il preumanesimo padovano », *Storia della cultura Veneta. Il Trecento*, Vicenza, 19-110.

Campana, A. (1946) « The Origins of the Word 'Humanist' », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 9, 60-73.

Chance, J. (2014) *Medieval Mythography. Volume 3: The Emergence of Italian Humanism, 1321-1475*, Gainesville (FL).

Chevalier, F. (2000) Albertino Mussato. *Écérinide. Épîtres métriques sur la poésie*. Songe, Paris.

Chevrolet, T. (2007) *L'idée de fable. Théories de la fiction poétique à la Renaissance*, Genève.

Craven, W.G. (1996) « Coluccio Salutati's defence of poetry », *Renaissance Studies*, 10, 1-30.

⁸⁰ HALLYN 2001 ; CHEVROLET 2007, p. 29-134.

- D'Episcopo, F. (1980) « Realtà umanistica e tradizione classica nel 'De laboribus Herculis' di Coluccio Salutati », *Esperienze letterarie*, 5, 34-44.
- Di Cesare, D. (1991) « La poesia come poiesis politica in Coluccio Salutati », *Historia Philosophiae Medii aevi. Studien zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, B. Mojsisch & O. Pluta eds., Amsterdam – Philadelphia, 193-210.
- Eco, U. (1992) *Les limites de l'interprétation*, trad. fr. M. Bouzaher, Paris.
- Eco, U. (2012) « Arte e bellezza nell'estetica medievale », *Scritti sul pensiero medievale*, Milano, 21-260 (reprise de l'édition de Milan 1987).
- Faivre, A. (1986), « Réflexions sur la notion d'ésotérisme », *Accès de l'ésotérisme occidental*, Paris, 16-49.
- Fowler R. (2016) « Hekataios, Pherekydes, Hellanikos: Three Approaches to Mythography », *Lire les mythes. Formes, usages et visées des pratiques mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance*, A. Zucker, J. Fabre-Serris, J.-Y. Tilliette & G. Besson eds., Villeneuve d'Ascq, 25-41.
- Friedmann, J.B. (1999) *Orphée au Moyen Âge*, trad. fr. J.-M. Roessli, Fribourg – Paris.
- Gaeta, F. (1954) « L'avventura di Ercole », *Rinascimento*, 5, 227-260.
- Garin, E. (1969) *Moyen Âge et Renaissance*, trad. fr. C. Carme, Paris.
- Gilli, P. (2004) « Le discours politique florentin à la Renaissance : autour de l'humanisme civique », *Florence et la Toscane, XIV^e-XIX^e siècles*, J. Boutier, S. Landi & O. Rouchon eds., Rennes, 323-343.
- Graziani, F. (2015) « La confabulation poétique de Boccace », *Polymnia*, 1, 213-231.
- Greenfield, C. C. (1981) *Humanist and Scholastic Poetics, 1250-1500*, London-Toronto.
- Hallyn, F. (2001) « Poésie et savoir au Quattrocento et au XVI^e siècle », *Poétiques de la Renaissance. Le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, F. Hallyn et P. Galand- Hallyn eds., Genève, p. 167-209.
- Kallendorf, C. (1983) « The Rhetorical Criticism of Literature in Early Italian Humanism from Boccaccio to Landino », *Rhetorica*, 1, 33-59.
- Laurens, P. (2001) « Trois lectures du vers virgilien (Coluccio Salutati, Giovanni Gioviano Pontano, Jules César Scaliger) », *Revue des Études Latines*, 79, 215-235 [repris dans : *La dernière muse latine. Douze lectures poétiques, de Claudien à la génération baroque*, Paris, 2008, 109-138].

de Lubac, H. (1959-1964) *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, 4 vol., Paris.

Michel, A. (1985) « La mythologie et ses interprétations de l'Antiquité à la Renaissance : le *De laboribus Herculis* de Salutati », *Les mythes poétiques au temps de la Renaissance*, M. T. Jones-Davies ed., 9-20.

Mommsen, T.E. (1952), « Petrarch and the story of the choice of Hercules », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 16, 178-192.

Monti, C.M. (2008) « *De laboribus Herculis* : l'opus ingens di una vita », *Coluccio Salutati e l'invenzione dell'umanesimo*, T. De Robertis, G. Tanturli & S. Zamponi eds., Firenze, 117-125.

Morreale, M. (1954) « Coluccio Salutati's *De laboribus Herculis* (1406) and Enrique de Villena's *Los doze trabajos de Hercules* (1417) », *Studies in Philology*, 51, 95-106.

Novati, F. (1891-1911) *Epistolario di Coluccio Salutati*, 5 vol., Roma.

O'Donnell, J.R. (1960), « Coluccio Salutati on the Poet-Teacher », *Mediaeval Studies*, 22, 240-256.

Panosky, E. (1999) *Hercule à la croisée des chemins et autres matériaux figuratifs de l'Antiquité dans l'art plus récent*, trad. fr. D. Cohn, Paris.

Reltgen-Tallon, A. (2004) « L'observance dominicaine et son opposition au christianisme: l'exemple de Jean Dominici », *Humanisme et Église en Italie et en France méridionale. XV^e siècle – début du XVI^e siècle*, P. Gilli ed., 43-62.

Riese A. (1906), *Anthologia latina sive poesis latinae supplementum I*, 2, Leipzig.

Seznec, J. (1980²) *La survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Paris.

Simon, M. (1955) *Hercule et le christianisme*, Paris.

Ullman, B.L. (1937) « Manuscripts of Duke Humphrey of Gloucester », *English Historical Review*, 52, 670-672 [repris dans *Studies in the Italian Renaissance*, Roma, 1973, 345-356].

Ullman, B.L. (1951) *Colucii Salutati De laboribus Herculis*, 2 vol., Zürich.

Ullman, B.L. (1963) *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padova.

Viti, P. (2008) « Salutati critico », *Medioevo e Rinascimento*, 22, 59-86.

Witt, R. G. (1977) « Coluccio Salutati and the Conception of the Poeta Theologus in the Fourteenth Century », *Renaissance Quarterly*, 30, 538-563.

Witt, R.G. (1982) « Medieval Ars dictaminis and the Beginnings of Humanism: A New Construction », *Renaissance Quarterly*, 35, 1-35.

Witt, R.G. (1983) *Hercules at the Crossroads. The Life, Works, and Thought of Coluccio Salutati*, Durham (NC).

Witt, R.G. (2003) *In the footsteps of the Ancients. The Origins of Humanism from Lovato to Bruni*, Boston - Leiden.

Zucker, A. (2016), « L'étymologie dans la Théologie de Cornutus: mythology in a nutshell », *Lire les mythes. Formes, usages et visées des pratiques mythographiques de l'Antiquité à la Renaissance*, A. Zucker, J. Fabre-Serris, J.-Y. Tilliette & G. Besson eds., Villeneuve d'Ascq, 111-141.

Annexe

Les 31 travaux d'Hercule selon Boccace, *Genealogia deorum* 13, 1, et selon le *De laboribus Herculis*

(Les titres imprimés en gras sont communs aux deux auteurs – B : Boccace ; C : Salutati. Le chiffre signale la place de l'épisode dans la série)

	Salutati, <i>De laboribus Herculis</i>	Boccace, <i>Genealogia deorum</i>
1	Suffocation des serpents envoyés par Junon (B1)	Suffocation des serpents envoyés par Junon (S 1)
2	Apologue de Prodicos + Biche de Céraunie (B 6)	Hydre de Lerne (S 4)
3	Lions de Némée et de Teumèse (B 3 et 4)	Lion de Némée (S 3)
4	Hydre de Lerne (B 2)	Lion de Teumèse (S 3)
5	Origine de la constellation du Cancer	Sanglier d'Érymanthe (S 12)
6	Mort violente de Chiron + victoire sur les Centaures (B 18)	Biche de Céraunie (S 2)
7	Les oiseaux du lac Stymphale (B 7)	Les oiseaux du lac Stymphale (S 7)
8	Chasse aux Harpyes	Capture du taureau d'Attique (cf. S 13)
9	Meurtre des Boréades	Victoire sur Acheloos
10	Exécution de Laomédon, première prise de Troie (B 21) et délivrance d'Hésione (B 22)	Les cavales de Diomède (S 15)
11	Massacre des fils de Nélée	Exécution de Busiris (S 14)
12	Sanglier d'Érymanthe (B 5)	Combat contre Antée (S 20)
13	Capture du taureau de Crète (cf. B 8)	Pose des Colonnes d'Hercule (S 25)
14	Exécution de Busiris (B 11)	Les pommes du jardin des Hespérides (S 18)
15	Les cavales de Diomède (B 10)	Le triple Géryon (S 21)
16	Éryx tué au pugilat	La ceinture de la reine des Amazones (S 27)
17	Délivrance de Prométhée	Le brigand Cacus (S 23)
18	Les pommes du jardin des Hespérides (B 14)	Victoire sur les Centaures (S 6)
19	Extermination du serpent qui ravageait le royaume d'Omphale	Meurtre du Centaure Nessus
20	Combat contre Antée (B 12)	Victoire sur les brigands Albion et Bergion, fils de Neptune (S 22)
21	Le triple Géryon (B 15)	Exécution de Laomédon, première

		prise de Troie (S 10)
22	Victoire sur les brigands Albion et Bergion, fils de Neptune (B 20)	Délivrance d'Hésione (S 10)
23	Le brigand Cacus (B 17)	Exécution du brigand Lacinios
24	Combat contre Océan	Héraclès blesse Héra d'une flèche à trois pointes (<i>Iliade</i> 5, 392-394)
25	Pose des Colonnes d'Hercule (B 13)	Héraclès porte la voûte céleste à la place d'Atlas
26	Lutte contre les Syrtes	Héraclès blesse Hadès d'une flèche (<i>Iliade</i> 5, 395-397)
27	La ceinture de la reine des Amazones (B 16)	Thésée libéré des enfers
28	Domestication de la Scythie	Résurrection d'Alceste
29	Les écuries d'Augias	Capture de Cerbère
30	Assainissement de la Thessalie	Meurtre de Lycos, usurpateur du trône de Thèbes (cf. Sen., <i>Hercules furens</i>)
31	Participation à la Gigantomachie	La mort d'Hercule, victime de la jalousie de Déjanire. Seul « travail » où échoue le héros.